NOUVELLE VISION DE BABOUC,

OU

LA PERSE COMME ELLE VA.

Ciel ! à quels plats tyrans as-tu livré ce monde !
FREDERIC, Roi de Prusse.

SUR LE RIVAGE DE L'OXUS,
De l'Imprimerie de BABOUC,
ET SE TROUVE A PARIS,
Chez l'AUTEUR, quai de l'École, n.° 2, près le Louvre;
DESENNE, MARET, } au jardin Égalité;
Et tous les Marchands de Nouveautés.

1796.

PRÉFACE.

LA nouvelle Vision de Babouc n'est point une vision. C'est un tableau rapide, une critique de tout ce qui est arrivé autrefois en Perse dans l'espace de sept années. Les *Faquirs*, qui sont les Jacobins de ce pays-là, sont écrasés à ne plus se relever : on ne croirait jamais combien le peuple persan a été long-temps dupe de cette horrible faction !

Babouc parcourt toutes les classes, visite les monumens brisés par l'*Omarisme* (*), se rend aux promenades, aux spectacles, assiste à un enterrement, à une fête publique presque aussi lugubre, va à l'assemblée persépolienne,

(*) Même chose que le Vandalisme. Ce mot vient du Calife Omar, le plus fameux Faquir ou Jacobin de son siècle.

soupe avec quelques bons *Émirs*, se trouve dans une maison où conspirent les mauvais, et ne quitte la Perse que lorsqu'il a tout vu, tout observé.

Il est inutile d'expliquer au lecteur que cet ouvrage républicain est tiré du joli conte philosophique de Voltaire, intitulé : *Vision de Babouc*, *ou le Monde comme il va ;* et que Babouc fut envoyé alors par l'ange Ituriel chargé du département de la Haute-Asie, pour s'assurer de tous les excès qui se commettaient à Persépolis, afin qu'on pût châtier comme il faut cette ancienne capitale de la Perse ou des Perses, s'il y avait lieu à accusation : Tout le monde a lu Voltaire, et tout le monde connaît Babouc, dont le sujet est pris de l'anglais ; mais ces petits détails auraient pu quelquefois s'échapper de la mémoire, et l'on sent qu'ils sont absolument néeessaires pour l'intelligence de cette brochure.

Au reste, on ne doit jamais laisser les esprits en suspens : Persépolis ne sera point détruite par l'ange Ituriel. On voit par-là combien l'auteur est vraiment patriote ! Son ouvrage est rempli de morale et de civisme ; le vice y est poursuivi, sous quelque forme qu'il ose se cacher : on y dit la vérité avec un courage tout-à-fait scythe ; et il le faut bien, puisque Babouc est de la Scythie.

Quelques savans, quelques hommes-de-lettres, à qui l'on a communiqué la Vision, assurent qu'elle doit se répandre comme un torrent, et qu'elle passera à la postérité comme une esquisse fidelle des mœurs persannes de la fin du dix-huitième siècle, où l'on aurait dû être beaucoup moins barbare.

L'Auteur, qui est un bon rentier, avoue modestement qu'il n'a écrit que pour ses contemporains, leur offrir

l'exemple terrible des Persans, et consolider en-même tems, s'il est possible, notre glorieuse révolution, sans laquelle nous aurions toujours été esclaves.

On espère que cette Vision sera lue avec empressement par tous les honnêtes gens; et que le grand *juri*, qui est plein de justice et de bon sens naturel, ne s'amusera point (quand on voudrait lui faire prendre la mouche,) à chercher ici aucun vain parallèle entre Persépolis et Paris, la Perse et la France, les émirs et nos *augustes* représentans, l'assemblée persépolienne et la convention nationale, la chose publique persanne et la république française, les magicrates et les aristocrates, les sophialistes et les royalistes, les disparus et les émigrés, les biens émiriaux et les biens nationaux, le gouvernement tortionnaire et l'affreux gouvernement révolutionnaire, &c. &c. &c; et qu'il

chassera ignominieusement le premier Jacobin qui viendrait lui dénoncer *Babouc*, ou, pour mieux dire, toute la Perse; contre laquelle il serait aussi ridicule de lancer un mandat d'arrêt, que si le citoyen Camus, dispensateur et non pas dissipateur de nos finances, voulait la forcer à recevoir chez elle des mandats et des assignats qui n'auraient plus de cours.

En effet, en raisonnant sensément, quel rapport pourrait-il exister avec ce qui s'est passé jadis sur les bords de l'Araxe, et ce qui se passe sur les rives de la Seine? Avoir la rage de trouver par-tout des allusions, où il n'y en a pas, c'est le propre des méchans, des fripons et des sots.

AVERTISSEMENT.

Je poursuivrai, selon la rigueur des lois, quiconque s'avisera de faire quelque édition furtive de ma Vision; et j'invite tous mes concitoyens de Paris et des départemens à ne recevoir aucun exemplaire de cet ouvrage, qu'il ne soit signé de ma main.

Bonnet

NOUVELLE VISION DE BABOUC,

OU

LA PERSE COMME ELLE VA.

OR Ituriel, fatigué de toutes les dénonciations qui lui arrivaient chaque jour contre le beau pays qu'on nomme Perse, fit assembler le conseil des Génies qui président en Asie, ensuite envoya sur le rivage de l'Oxus, chercher le Scythe Babouc, dont il s'était déja servi pour la même mission, et il lui dit, sans le tutoyer : La prophétie (1) d'un ex-mage doit à la fin s'accomplir. Retournez à Persépolis. En attendant que votre rapport soit fait, vous m'informerez toujours par des *hieroglyphigraphes* (2), que je vais faire poser de ciel en ciel,

(1) Le voyageur étonné se demandera un jour, sur les bords de l'Araxe, où fut Persépolis.

(2) Il est probable que ce sont les télégraphes de la Perse.

si ce qu'on dit des Persans et des abominations qu'ils commettent, est vrai ; car alors je jure, par ma qualité d'Ange du premier ordre, et par le département de la Haute-Asie qui m'est confié, de m'adresser moi-même au grand Orosmade, pour le conjurer d'exterminer ce peuple barbare, qu'il a peut-être trop épargné jusqu'ici. Le Conseil, ajouta l'Ange, vous répond de la sureté de votre personne. Vous aurez encore le don d'inspirer la confiance, ainsi ne craignez rien : observez tant qu'il vous plaira, et quand vous aurez prononcé, nous prononcerons.

Babouc se prosterna trois fois la face contre terre, et voulut répondre ; mais le Conseil avait disparu, et le Scythe se retrouva dans sa maison. Il résolut d'obéir sans différer : il partit donc ; mais avec l'intention dans le fond de son ame de sauver encore une fois, s'il était possible, une ville pour laquelle il avait déja plaidé si adroitement (1).

Ses préparatifs ne furent pas longs. Il se munit de quelques diamans, mit dans sa poche plusieurs centaines de roupies doubles, avec un petit nombre de dariques d'or, et s'arma d'un

(1) Voyez Vision de Babouc ou le Monde comme il va, par Voltaire.

bâton qu'Ituriel venait de lui envoyer pour lui servir à-la-fois d'appui et de *hiéroglyphigraphe*. Il ne voulut monter ni sur son chameau, ni sur une jument qu'on lui offrait, pas même sur un âne : il voulut, ce jour-là, marcher à pied, selon la coutume des vrais Sages qui voyagent. Quand on est envoyé par un Génie du département de la Haute-Asie, et que l'on veut une seconde fois sauver un pays, on doit aller humblement, modestement, et ne pas se faire traîner en poste dans une bonne berline, comme un *Satrape* qui s'en irait porter la terreur dans une ville, ou qui se rendrait auprès d'une armée pour la faire mettre en déroute.

Cependant il marchait, et cherchait dans sa tête quels nouveaux excès Ituriel pouvait reprocher aux habitans des bords de l'Araxe. Ce n'est pas qu'il voulût excuser les Persépoliens, à Dieu ne plaise ! Il avait trop vécu parmi eux ; mais il avait toujours été persuadé que leurs vices tenaient beaucoup plus à la légèreté de leur caractère, qu'à la méchanceté réelle de leur cœur ; et il avait dit souvent que si le Gouvernement avait un jour la force, ou plutôt l'esprit de réformer lui-même ses principaux abus, on ferait des Persans le peuple le plus aimable et le plus intéressant peut-être

de la terre : du moins c'était le sentiment du Scythe Babouc.

Avant de pénétrer dans la plaine de Sennaar (car il avait pris la même route qu'autrefois). Il vit l'Horison bordé d'un long cordon de troupes qui ne finissait pas. Il en conclut que les Persans étaient incorrigibles , et qu'ils avaient constamment juré de se faire égorger tous jusqu'au dernier.

Il demanda (comme il avait fait la première fois) à un des soldats qu'il rencontra, pourquoi on se battait. Le soldat lui répondit que c'était pour la *Liberté* et *l'Égalité*, et que les Persans avaient actuellement quatorze armées en campagne. Babouc voulut faire d'autres questions, mais on lui tourna le dos. Un instant après le soldat revint sur ses pas avec une cocarde, pour l'attacher lui-même au turban du voyageur, en répétant toujours que c'était pour la liberté et l'égalité, et en chantant, *Qu'un sang impur imbibe nos guérets.... C'est nous qu'on ose méditer de rendre à l'antique*, etc.

Cela n'est pas Persan, répondit Babouc : on ne dit pas méditer quelqu'un. Au reste, n'ayant pu tirer autre chose du soldat, il lui fit, sélon sa louable coutume, un petit présent, tant pour l'encourager à se bien battre, que pour lui payer ce qu'il venait d'attacher au turban.

Comme il traversait le camp pour parler à quelque officier, il rencontra plusieurs femmes qui portaient aussi la cocarde, et d'autres qu'on arrêtait, parce qu'elles n'en avaient pas. Est-ce que les Sultanes, dit-il, sont obligées de combattre pour la *Liberté* et *l'Égalité*? Mais qu'est-ce que la liberté et l'égalité?

Il entra dans la tente d'un officier, lequel était à boire du rack, ou manger du kaïmack avec des filles et des soldats. Tous se tutoyaient, et en agissaient très-familièrement. *Seigneur*, dit Babouc.... Point de seigneurs ici, reprit l'Officier, nous n'avons que des *habitans* (1): Parle, camarade, que veux-tu? es-tu *Faquir*? as-tu ta carte et ton diplôme?

Je ne suis point Anachorete, répondit Babouc, et vous voyez à mon habit que je n'ai pas l'air d'un Faquir. Eh bien, répliqua l'Officier, puisque tu n'es pas Faquir, et que tu n'as pas ta carte et ton diplôme, tu ne peux pas nous entendre, tu ne peux pas nous comprendre; laisse-nous boire.

Babouc fut très-étonné de cette malhon-

---

(1) Les Persans avaient supprimé le mot de Seigneur, pour prendre celui d'Habitant, comme nous avons supprimé Monsieur et Madame, pour dire Citoyen, Citoyenne.

nêteté, sur-tout de la part d'un officier persan; mais il crut que l'officier était ivre, et il se retira en disant que le grand Sophi de Perse aurait pu choisir un homme moins grossier, qui aurait eu moins de filles dans sa tente, et qui aurait su maintenir un peu mieux la subordination. Cependant il réfléchit que, pour se bien battre, il ne fallait que de l'expérience, du courage, et que cet officier pouvait réunir en lui les qualités militaires. Sous ce rapport, il loua le grand Sophi d'avoir ouvert les yeux, et de ce qu'il voulait bien aujourd'hui placer le mérite, sans regarder à la naissance.

* *

* *

* *

A la pointe du jour, Babouc fut curieux de voir comment on se battrait, et si réellement on aurait l'imprudence et la folie d'attaquer les trois redoutes qu'on voulait prendre. L'ennemi, retranché jusqu'aux dents, était en état, par sa position seule et son artillerie foudroyante, de faire face aux quatorze armées, en supposant qu'elles se fussent exprès réunies pour le débusquer. La victoire était tout-à-fait inutile; car elle n'offrait que la perte assurée de vingt-cinq mille hommes, et le stérile honneur de prendre seulement trois postes. N'importe,

on attaqua : il vit les Persans se précipiter avec une valeur et une rage incroyables, se faire hâcher, mitrailler, se jetter sur les canons, et s'emparer des trois redoutes; tandis que l'ennemi, avec un sourire perfide, s'applaudissait de son heureuse défaite ! Quel Génie infernal, s'écria Babouc, peut donc, à pure perte, faire sacrifier tant de braves soldats? Si, pour la liberté, les Persans, à chaque combat, perdent vingt-cinq mille hommes, on peut répondre bientôt de leur esclavage. Au reste, il fut surpris de n'appercevoir aucun Mage, aucun Derviche, pour donner la bénédiction avant le combat, et de ce que le petit nombre qui, par miracle, venait d'échapper, ne songeât seulement pas à remercier Orosmade d'une faveur si singulière ; car tous auraient dû périr dans cette attaque, sans qu'il en restât un seul.

Il s'éloigna au plus vîte de ce théatre d'horreurs. Un instant après il apperçut, à une portée de fusil, tout au plus, une grande quantité de Recrues, qu'il jugea devoir être la plus brillante jeunesse du pays. Ces infortunés avaient l'air d'écoliers, et de quitter à regret leurs jeux et leurs familles. *Encore une nouvelle levée*, criait un Caporal en passant auprès d'un Sergent. . . . . *On les mène à la boucherie. . . . La génération présente et future*

est perdue sans ressource ! Babouc ne savait plus que dire, et commençait presque à se repentir d'avoir autrefois appaisé la colère d'Iturïel.

A une demi-Stade, ou Parasange, de la ville, et presque sous les murs, il découvrit un camp formidable. Persépolis, dit-il, est assiégée, la guerre civile vient d'éclater; il ne leur manque plus sans doute que la famine ou la peste : C'est singulier comme tout conspire depuis long-temps pour la destruction de cette malheureuse Cité !

En réfléchissant ainsi, il prit le côté le plus riant de la ville, afin de laisser sur la droite certaine entrée (1), qui, malgré son antiquité, n'avait pas commencé par donner à Babouc, lors de son premier voyage, une merveilleuse idée de Persépolis. Au bout d'un très-joli pont, nouveau pour lui, il reconnut la superbe place, où le Sophi, bien-aimé, fixait jadis l'admiration de tous les connaisseurs. Quelle fut la surprise de Babouc d'appercevoir une femme gigantesque, à l'air maussade et rébarbatif, qu'il prit pour une des Gorgones ! Des taches de sang, comme on sait, sont répandues sur le pavé qui conduit au pied-d'estal de cette furie. Une espèce de

(1) Voyez la vision de Voltaire.

charette, surmontée de deux poteaux, peu écartés, offrait tout en haut un fer large et tranchant prêt à tomber en sens vertical. Cette charrette était arrêtée. . . . Babouc pâlit! le silence horrible qui règnait dans cette place l'épouvanta, et il crut entendre la voix plaintive et gémissante d'une foule de mânes qui lui demandaient la destruction de Persépolis.

Quelques mines patibulaires, à grands pentalons avec des cheveux noirs et plats, lui dirent que cette place se nommait actuellement la place du Chaos, qu'on y avait coupé la tête du grand Sophi, celle de la Sultane-épouse, de la sœur du monarque, des principaux Satrapes de sa Cour : en un mot jusqu'à soixante-dix têtes par jour, afin d'avoir plus de pain à donner au peuple; qu'en ouvrant les yeux, il verrait devant lui la machine toujours prête à faire l'office ; . . . que tous les riches étaient des *magicrates* (1), tous les marchands des fripons, les deux tiers de la nation des *contre-tortionnaires* (2), c'est-à-dire, des

---

(1) Magicrate, en Perse, veut dire aristocrate. C'est le mot technique de ce pays-là.

(2) Probablement des contre-révolutionnaires. Il y a des mots dans la langue Persanne qui demandent qu'on les devine.

Sophialistes (1), et qu'il n'y avait que les Faquirs seuls en état de gouverner *la chose publique.* Ils dirent à Babouc qu'il avait la figure d'un *Choens* (2), (mot très-injurieux dans la langue persanne), et qu'ils parieraient tout au monde qu'il n'avait pas de *carte d'habitant;* que pour eux ils étaient *canaillocrates* pour la vie, et que si c'était aussi bien avant le 9 *Brûlant*, ils le traîneraient à la maison de Sureté-générale, et le feraient mettre tout de suite *sur le pot*, pour passer avec la première *fournée ;* attendu qu'ils étaient membres du comité-tortionnaire du *Bonnet-Rouge*, jurés au grand tribunal-tortionnaire, frères et camarades du fameux accusateur *Tinvillès*, liés étroitement avec les *Carrierès*, les *Collotès*, et le bras droit du divin *Maratès* et de l'incorruptible *Robespierrès ;* qu'il n'avait pas besoin de les regarder, qu'ils avaient fait leurs preuves à la Glacière, dans les prisons, que c'était eux qui avaient trempé leurs drapeaux dans le sang du *tyran*, et qu'ils n'avaient pas encore été tout-à-fait inutiles dans la dernière affaire du 13; quoique cette affaire-là dût être regardée

---

(1) Les partisans du Sophi, ce qu'on appellerait en France, avec raison, les infames royalistes.

(2) Mot Egyptien qui signifie prêtre.

comme une bagatelle ; mais que depuis ils avaient été occupés à chauffer le Midi, et qu'ils venaient d'accourir à Persépolis dans l'espoir de donner un petit coup-de-main ; qu'ils se nommaient Astharoth-Brutus, Caïn-Gracchus, Belphégor-Torquatus, etc. et mille autres noms qui n'avaient pas le sens commun : puis ils passèrent leur chemin.

Babouc crut d'abord qu'ils étaient fous. Mais le conseil de l'Ange Ituriel exprès assemblé ; la statue équestre de bronze enlevée ; le pavé imprégné de sang, et tous ces jannissaires, qu'il appercevait campés jusques dans le jardin du magnifique palais ; tout cela lui fit voir qu'il s'était passé des choses extraordinaires, et qu'Ituriel avait raison.

Ces gens là sont fous, dit-il à un respectable vieillard qui avait l'air de revenir de la promenade, et qui s'était arrêté pour écouter Brutus et Torquatus, il n'est pas possible que de pareilles horreurs aient été commises ; mais pourquoi cette statue ?

O trop heureux, trop fortuné mortel ! s'écria le Vieillard, la révolution persanne ne vous est pas encore connue ! J'avoue, répondit Babouc, que j'arrive à l'instant de la Scythie : il y a bien une trentaine d'années que pour la première fois je vins faire quelques observations dans votre

pays, où tout allait assez mal. . . . C'était l'âge d'or alors, répliqua le Vieillard ! actuellement c'est l'abomination de la désolation prédite par le Mage *Mauriès* : fuyez, fuyez Persépolis et toute la Perse. Ceux qui vous ont apostrophé, sont des scélérats, des hommes *du* 31 *des Fleurs*; sans *le* 9 *Brûlant*, nous étions tous égorgés.

Ici, oui, sur cette place, sous le tranchant de cette infame machine, a péri aux yeux de cent mille Persans armés, le plus malheureux des Sophis ! Pour l'empêcher de dire adieu à son peuple, à ses sujets, tous les tambours ont battu. Les Tartares, il y a cent ans, laissèrent du moins parler leur Kan : lui seul eut le droit de donner le signal à l'exécuteur pour agir; mais il était réservé sans doute aux Persans de l'emporter sur les Tartares; et tous les ans, nous célébrerons (jusqu'à la fin des siècles) cette belle action, sans laquelle la liberté, dit-on, n'aurait jamais pu exister.

Vous me faites frémir avec votre liberté, répondit Babouc, et je vois que vous n'êtes tous que des esclaves. O crime ! ô honte pour les Persans d'avoir imité et surpassé les Tartares ! Ses cheveux se dressèrent, il ne put retenir ses larmes; et dans son indignation, s'il eût été possible de placer son *hiéroglyphigraphe* sur le sommet de la statue, il n'y a point de doute

que Persépolis eût été détruite en un clin-d'œil.

Enfermée pendant plus d'un an dans la Tour (reprit le Vieillard) avec son fils encore enfant, sa fille à-peine nubile, et sa belle-sœur qui était à la fleur de son âge ; privée de les voir ; manquant, ainsi qu'eux, des choses les plus essentielles à la vie ; transférée de la Tour dans la dernière prison où vont les criminels ; couverte de vermine, traduite au tribunal tortionnaire de *Tinvillès*, de *Robespierrès* et de tous les scélérats qui vous ont été nommés tout-à-l'heure ; obligée, là, d'entendre le reproche d'un crime impossible avec un fils de dix ans, et qui aurait trop outragé la nature ; mise dans la charrette, les cheveux coupés, les mains liées derrière le dos, insultée par ce qu'on appelle aujourd'hui la plus vile *souveraineté*, la Sultane, que probablement vous n'avez jamais vue, celle aux pieds de laquelle toute la Perse serait tombée quatre ou cinq ans auparavant, la première Sultane de Perse enfin, est venue rejoindre ici son mari !

La sœur, l'aimable sœur, que tous les tigres de la Nubie auraient respectée, a éprouvé ici, plusieurs mois après, le même sort. L'unique rejeton, à qui l'on avait donné pour gouverneur un gueux de cordonnier, qui lui disait : *Petit b....., décrote mes souliers*, est mort

dans la Tour. La pitié, cependant, a parlé en faveur de la fille. Cette jeune princesse vient d'être remise entre les mains de parens sur les frontières de la Turquie. Le Sophi, par bonheur, avait deux frères qui, dès le commencement ont pris la fuite. De vieilles tantes se sont retirées chez le Lama, où une de nos quatorze armées a juré, dit-on, de porter la sainte liberté, et de voler en revanche tous les chef-d'œuvres du Thibet pour nous les envoyer. Tel est le sort de la plus illustre et de la plus infortunée famille de l'Asie. Leur Aïeul avait bien dit en mourant, qu'il laissait après lui une révolution.

Le Vieillard fit l'énumération des victimes égorgées sur la place du Chaos. Il expliqua à Babouc l'effet de cette machine qui avait été inventée par un médecin, et s'étendit beaucoup sur les tourmens inouis que le tronc ressentait plus de trois heures encore après être séparé de son chef : témoignage irrévocable de ceux qui avaient vu le mouvement convulsif des corps dans le long panier où ils étaient entassés. Il parla de plusieurs têtes coupées, sur le visage desquelles s'étaient manifestés d'une manière non équivoque, tous les symptômes de la douleur et même de l'indignation; et pour exemple, il cita le soufflet donné à cette

Persanne, belle comme une Georgienne ou une Circassienne, laquelle Persanne, croyant venger la mort de son amant et s'immortaliser, vint poignarder dans un bain l'*énergumène* qui, dans ses feuilles, avait demandé qu'on coupât trois cents mille têtes.

Vous vous appuyez sur des autorités, répondit Babouc ; mais vous ne me persuaderez jamais qu'une tête (quelle qu'elle soit) ait pu se dire : « Me voilà présentement séparée ; . . . on me » tient par les cheveux, pour me faire voir à » toute la canaille, et le bourreau a eu l'au» dace de me souffleter. . . . » Ah ! dit le vieillard, l'ame entièrement réfugiée dans le sensorium peut conserver encore quelques minutes une partie de ses facultés. . . . .

De tous les supplices, reprit Babouc, celui-ci ne doit pas être le moins cruel, parce qu'il agit sur tous les nerfs. Je ne sais s'il se prolonge ; mais j'affirmerais que l'ame alors ne peut juger, et qu'il ne reste plus que la perception de la douleur. Eh ! sentir, c'est juger, dit le Vieillard. . . . Ils étaient entrés dans une discussion très-importante, et beaucoup de gens qui n'y entendaient rien fesaient cercle pour les écouter. Seigneur Etranger, dit le Vieillard, si nous nous éloignions un peu de cette place, qui rappelle à tous les honnêtes gens des souvenirs

trop affreux ? . . . D'ailleurs, voici la troupe à cheval qui accourt au grand galop, le sabre à la main, elle traiterait cela de rassemblement. Les Persans sont libres comme l'air, il n'y a pas le plus petit doute; mais il ne leur est pas permis de causer avec tout le monde.

Que de soupirs échappèrent à Babouc! Dire: C'est dans cette place élevée par un des plus grands souverains de l'Asie, où l'œil découvre de tous côtés ce que l'art peut enfanter de plus beau, de plus magique, que le Sophi, la Sultane, la sœur, tout ce qu'il y avait de grands, de riches et d'aimables a vu trancher le fil de ses jours! ô c'est bien-là qu'il reconnut tout-à-fait la vicissitude des choses humaines, et que tout était vanité, selon les paroles du Sage *Cyrus !*

* *

* *

* *

Ils allèrent tous deux s'asseoir sur la terrasse des *Fétiches* (1), et le Vieillard commença par lui parler de l'Assemblée des Etats de Perse, de la prise du fameux Bastion, du

---

(1) Moines qui approchent beaucoup de nos ci-devant Feuillans.

départ des *Disparus* (1), de l'établissement de la société mère des Faquirs, de la division de Persépolis juste en quarante-huit *Portions* (2), et de celle de toute la Perse en quatre-vingt-trois *Cantons* pour commencer; de la grande souveraineté du peuple Persan; de cette premiere constitution si belle, si brillante, si magnifique, et qui ne pouvait pas se soutenir; des sept cents cinquante *Émirs* qu'on avait choisis; des changemens étonnans qu'ils osèrent faire, en renversant d'un seul mot et l'église et l'épée, et la robe, et la finance et tout ce qui s'en suit, et comme ils finirent par ne pouvoir plus rien faire, et être obligés

---

(1) C'est sans doute ce que nous appellons chez nous les émigrés.

(2) Espèce de sections. On n'a jamais pu découvrir sur quelle *Portion* Babouc était logé pendant son séjour à Persépolis. Ce serait cependant une chose bien essentielle à savoir.

(3) Ce sont les Départemens de la Perse. C'est de là qu'ils tirent leurs Emirs ou Députés. On dit chez eux habituellement : Un tel, Emir du canton du Tygre et de l'Euphrate ; un tel, Emir du canton du Zindhroust; etc. etc. Les Persans compteront peut-être un jour un milliard de *Cantons* ; eu égard aux conquêtes prodigieuses qu'ils se proposent de faire, pour accélérer la paix, et la rendre aussi honorable que durable.

eux-mêmes de se retirer ; de la fuite, de l'arrestation et de la déchéance du grand Sophi ; puis de la création soudaine de *la Chose publique Persanne* ; de la seconde Constitution qui naquit, et qui ne pouvait pas encore se soutenir parce qu'elle était détestable ; du 31 des *Fleurs* qui engendra le Gouvernement-Tortionnaire, lequel Gouvernement-Tortionnaire fut, à son tour, un peu terrassé par le 9 *Brûlant* ; puis de la troisième Constitution enfin qui est parfaite aujourd'hui ; de l'esprit, des talens, des connaissances, de l'accord et de la probité des cinq cents Emirs de la première Chambre ; de la sagesse et des lumières profondes des deux cents cinquante vieux Emirs de l'autre Chambre ; puis des cinq *Satrapes* seulement qui font les honneurs du Palais, lesquels cinq Satrapes, revêtus de l'autorité suprême et de toutes les parts de souveraineté possibles, font alors ce qu'on appelle un seul et unique Sophi qui est le peuple, lequel peuple par conséquent se retrouve réduit à zéro, et finalement de tout le bonheur dont on allait jouir.

Vous m'étonnez sans m'étonner, dit Babouc, j'avais toujours prédit qu'il arriverait chez vous de grands changemens ; mais par qui, et comment tout cela a-t-il été amené ?

Nos malheurs, répondit le Vieillard,

viennent, dit-on, de la faiblesse du Sophi, des dépenses excessives de sa cour, de la dilapidation des finances et de la banqueroute inévitable qui tôt ou tard devait se faire; et si l'on veut remonter plus haut, d'un traité monstrueux et impolitique, conclu tout-à-coup par son prédécesseur, après trois cents ans de haines et de guerre avec la sublime Porte, ennemie jurée et nécessaire de la Perse; enfin d'avoir négligé d'entretenir ses troupes sur un pied respectable; d'avoir réformé par économie la plus grande partie de sa maison et de s'être ingéré très-mal à propos à vouloir donner la liberté aux autres, aux dépens de la nation Tartare qui n'entend point raillerie quand on lui fait perdre ses possessions dans un nouveau monde. On lui reproche aussi d'avoir été trop bon, trop humain et de n'avoir pas ordonné qu'on tranchât la tête à certain *Bourgeonné* qui voulait le détrôner, et qui lui seul est cause de la révolution persanne. Comme Emir, il a voté la mort de son cousin, mais le ciel a permis que cet ambitieux, secrétement poussé par les Tartares, ait été joué par son propre parti, qui l'a envoyé à la fin réaliser ses projets sur la place du Chaos, à la grande satisfaction de toute la Perse.

Quoi! reprit Babouc, c'est un parent qui

pour régner a fait périr le Sophi, la Sultane-épouse, la sœur à la fleur de son âge, établir un gouvernement tortionnaire et couper soixante-dix têtes par jour ? Ce n'est pas tout-à-fait lui, repondit le Vieillard, mais ce sont les Faquirs; non pas ces Anachorètes que vous avez connus jadis, car il n'existe plus, comme je vous ai déja dit, un seul Anachorète. Les Faquirs détestent les Anachorètes à la rage, et ils portent un nom d'Anachorètes : c'est encore une des moindres contradictions que nous ayons.

Alors il dévoila à Babouc la conjuration du cousin, lui fit connaître les premiers champions qui avaient figuré sur la scène, les *Fayettès*, les *Mirabauës*, les *Bailliès*, les *Neckerès* et les abominables fripons qui leur avaient succédé ; il entra dans tous les détails concernant le procès, nomma tous les Emirs qui avaient voté, en conscience, pour la mort, et les bons Emirs, qui, par la même raison, avaient voté contre ; mais de bonne-foi, lui dit-il, croyez-vous que la révolution persanne fût jamais arrivée si les puissances étrangères n'avaient pas attisé le feu et répandu l'or quelque part, pour se venger des conquêtes passées de l'orgueilleux Sophi, sur-nommé le Grand, et que ce ne sont pas les Tartares qui ayent fait périr notre Sophi, afin que l'Asie ne leur

reprochât plus d'avoir été les seuls qui eussent versé le sang de leur souverain ? Cette nation voudroit tâcher de profiter des circonstances, pour placer, s'il est possible, une branche de sa maison ; et à bon compte, elle s'empare de toutes les possessions de la Perse dans l'Inde et dans les Colonies : elle fait voguer insolemment tous ses vaisseaux depuis le golphe Persique jusqu'au petit détroit de la Manche, où tout le monde qui connaît la carte sait que les Tartares dominent depuis un siècle.

Après lui avoir fait le portrait de ce divin *Maratès* qui avait été poignardé dans un bain, (action très-criminelle au fond), et le portrait de cet incorruptible *Robespierrès* qui n'étoit point né avec assez de génie, une figure et un corps assez nobles, pour être, ou un Gengis-Kan, ou un Thamas-Kouli-Kan, il lui retraça une partie des horreurs du gouvernement tortionnaire, lui peignit en deux mots la marche qu'employait ce tribunal de sang, pour envoyer à la mort toutes les victimes qu'on lui avait désignées; disant à celui-ci : *Tu n'as plus la parole !* . . . *Toi, hors la loi !* . . . et à un malheureux maître-d'armes condamné : *Pare donc cette botte-là !* . . . Ce qu'un Emir un peu farceur, et qui fesait des *Carmagnoles*, appellait dans ce tems-là, des *formes acerbes*.

Ensuite, il lui parla des motions dans les quarante-huit *Portions*, pour tuer tous les chiens, les chats, les oiseaux, faire retourner toutes les plaques des cheminées, abattre les girouettes; des propositions, dans quelques assemblées *populacières*, de mettre les Magicrates à la broche, lorsqu'on manquait de subsistances, et de la *Pendaison* qu'il fallait avoir méritée pour obtenir le certificat de *Canaillocratie* (1).

Le bon Vieillard finit par lui raconter les *fusillades* et les *mitrailles* de *Tauris* (2), avec tous les malheurs de cette ville si riche et si florissante autrefois; les *noyades* qu'on avait faites sur le fleuve Tygre, par le moyen de petits bateaux à soupape exprès pratiqués; comment on avait assommé à coups de crosse, et lardé à coups de sabre, les victimes qui cherchaient à nager pour se sauver; comme on avait fait engloutir plusieurs petits bateaux qui n'étaient chargés que de *Mages;* car c'était sur-tout contre les pauvres mages et les *Titrés*

(1) On demandait aux Persans : Qu'as-tu fait pour être étranglé, si les choses revenaient comme elles étaient ? Il y en avait beaucoup qui n'étaient pas embarrassés pour répondre.

(2) Une des premières villes de Perse, après Persépolis.

de Perse qu'on était acharné. Il lui parla de la *Glacière*, des journées des 5 et 6 *Vendange*, de celle plus terrible, le 10 *Brûlant*, où l'on vit la monarchie persanne s'écrouler tout-à-fait sur des monceaux de cadavres : il lui raconta les massacres épouvantables des 2 et 3 des *Fruits* suivant ; les atrocités commises sur le corps de la trop infortunée princesse de la Chine ; enfin le dernier coup monté le 13 *Vendange*, (jour où les *Représentans* de la Perse se révoltèrent ouvertement contre les *Représentés*,) et tous les troubles du Midi organisés depuis par un scélérat d'*ex-Émir* et *compagnie*.

Nation exécrable, s'écria Babouc ! l'heure de ta destruction est arrivée : il faut que tu périsses ! Hélas, oui ! dit le Vieillard, (sans comprendre le sens de l'imprécation de Babouc,) pour moi, je crois que le grand Orosmade ainsi l'a décidé. Un de nos fameux philosophes, qui raisonnait à tort et à travers sur les gouvernemens, et dont nous avons par conséquent adopté les principes, avait pourtant écrit *que mieux vaudrait qu'une révolution n'arrivât jamais que de coûter le sang d'un seul homme. . . . que le peuple cessait d'être libre, dès qu'il était représenté. . . .* Cela ne nous a pas empêchés, comme vous voyez, d'avoir des émirs à l'infini, et de répandre le sang à grands flots.

Les hommes sont nés surement pour s'assassiner ; car, depuis que le monde existe, font-ils autre chose ? Si vous saviez avec quelle fureur les Persans se dénonçaient ! comme ils se précipitaient sur la place du Chaos pour voir tomber la tête de leurs frères ! *Coupez, coupez*, criaient tous les *férocistes*, les buveurs de sang, et que la terreur soit éternellement à l'ordre du jour.

Au commencement, la révolution était superbe. Ce n'est pas, ajouta le Vieillard, que je veuille dire qu'elle ne le soit encore aujourd'hui. Il n'y a jamais eu une aussi belle révolution, et, graces au ciel, il n'y en aura jamais comme la nôtre. Nous pouvons, sans mentir, nous glorifier tous d'avoir attrapé l'excellentissime gouvernement *utopien* (1) de Thomas Morus. Avec nos deux chambres et nos quatorze armées, il faudra que nous *utopiesions* toute l'Asie malgré elle. Dans le commencement, dis-je, on voyait les roses éclore de toutes parts ; les abus allaient cesser pour toujours ;

(1) Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, donna le nom d'*utopie*, (c'est-à-dire en grec, qui n'existe nulle part,) à sa république qu'il regardait malheureusement lui-même comme un rêve, une chose impraticable. L'ouvrage de Thomas Morus est très-curieux et très-intéressant.

la Justice devait descendre du ciel, et la Vérité sortir du puits : leur sœur Astrée, bien entendu, se serait réunie avec elles. Déja les ruisseaux de lait et de miel commençaient à couler. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant deux mois, les Persépoliens, ravageant toutes les terres d'alentour, ne vécurent que de perdreaux, de lièvres et de faisans.

Il fallait nécessairement se comparer à quelque peuple ; on alla chercher Rome, Athênes, mais sur-tout *Rome*. Alors nous coupames la barbe à nos derviches, pour faire de ces bons pères des soldats romains ; et comme les vestales étaient fort respectées à Rome, nous arrachames le voile et la guimpe des nôtres, pour faire de ces anges timides des cantatrices, des filles publiques, ou de malheureuses rentières : plusieurs vestales épousèrent sans cérémonie quelques anachorètes soldats. Les Persans voulurent être enrôlés ; tous endossèrent l'uniforme, et se disputèrent à qui porterait le galon et les épaulettes. Il n'est pas d'idées bizarres et incompréhensibles qui n'ayent passé par nos têtes. Chacun apporta en foule sa montre, ses boucles et tout ce qu'il avait pour en faire don à la patrie, parceque désormais on n'aurait plus besoin de rien : et ceux qui recevaient pour la patrie prenaient

toujours. Quelle joie, quel bonheur de voir tous les titres et les priviléges abolis ! Le négociant, le banquier cousu d'or, ne seraient plus éclipsés ! leur voiture roulerait par-tout, et eux seuls riches auraient des voitures ! de droit ils remplaçaient les Rajas et les Omrahs (1). Les envieux, qui trottaient à pied, pensaient tout le contraire, et se réjouissaient cordialement de ce qu'on ne verrait plus jamais de carrosses. Chacun enfin raisonnait d'après ses vues, ses desirs ; et le délire était complet.

Que de sottises, dit Babouc ! la vraie cause de votre révolution, c'est l'orgueil ; l'orgueil qui perdit les premiers anges, et qui perdra tout le genre humain. Le Vieillard convint que Babouc avait raison, et que c'était réellement l'orgueil qui avait fait la révolution persanne.

Au récit de tant d'horreurs, Babouc ne fut plus surpris de ce qui lui était arrivé dans la tente de l'officier, et de ce qu'il n'avait pas apperçu de mage ou de derviche pour donner la bénédiction avant le combat. Il fit part au Vieillard de la victoire qui venait de coûter vingt-cinq mille hommes à la chose publique

(1) Les Rajas et les Omrahs étaient les ducs, les chevaliers, les comtes et les marquis de la Perse.

personne, et le Vieillard le crut aisément. Il semble, lui dit ce respectable homme, que dans notre gouvernement *utopien* il y ait un systême combiné pour faire périr tout le monde, et principalement les rentiers; car le Vieillard était un bon rentier, et chacun est toujours un peu occupé de ses intérêts. Il dit à l'étranger qu'il n'y avait plus de pudeur, plus de religion en Perse; que tout était profané; qu'un âne, revêtu des souverains habits pontificaux, avait été promené par toutes les rues, et que le pain des élus lui avait été offert et posé dans la bouche;... (Quel sacrilége! quelle démence, s'écria Babouc avec indignation, avec pitié!) Que la plupart des mages qui avaient prêté serment étaient montés dans la chaire de vérité, pour protester qu'on devait les regarder tous comme des jongleurs, des escamoteurs, des hypocrites, des fripons, et qu'ils voulaient se marier avec de riches héritières, des *bonzesses* qui auraient une pension, divorcer, jouer la comédie, chanter à l'opéra, être capitaines de jannissaires, chefs de talmouks, généraux, agioteurs, émirs, s'ils pouvaient, et qu'en conséquence ils lacéraient et brûlaient leurs lettres sacerdotales. Il ajouta qu'on avait enlevé l'argenterie des mosquées, les vases sacrés, et que personne ne pouvait savoir ce que

tout cela était devenu. Vous ne reconnaîtrez plus rien, dit-il à Babouc. Les mœurs sont changées comme s'il y avait déja un demi-siècle de révolution. Le Persan n'a plus de politesse, plus d'urbanité : le Persépolien sur-tout est devenu barbare et féroce. On a mutilé, brisé les chef-d'œuvres respectés même par le tems. On a voulu incendier le dépôt des connaissances humaines. Cependant, continua le Vieillard, nous sommes encore au sein des beaux arts ; le Muséum et le Musée renferment tous les trésors. Il nous reste des débris échappés à la hache tortionnaire, plusieurs savans, quelques hommes précieux. On pourrait rendre la Perse heureuse ; mais on s'en gardera bien ! On souffre, on ose permettre dans le sénat qu'une vile faction domine, et soit l'arbitre de nos destinées. Je ne crie point contre la révolution ; j'aime la chose publique tant qu'on voudra ; mais je serais charmé qu'on n'anéantît pas mon pays.

Hélas ! reprit Babouc, qu'aviez-vous besoin d'une révolution ? Pourquoi avoir donné tant d'empire aux Faquirs, et pourquoi les Persans les ont-ils laissé faire ?

Je n'en sais rien, répondit le Vieillard ; mais avec les mots magiques de *liberté* et d'*égalité*.... *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières*....,

Les grands ne nous paraissent grands que parceque nous sommes à genoux : levons-nous, etc. etc. les Faquirs ont trouvé le secret de renverser le trône, de museler le peuple, et de lui faire égorger son prochain. Un mage (1) assez charlatan, bien pernicieux, et toujours caché derrière le rideau, s'est avisé de recueillir de prétendues *Maximes* de l'homme; et à chaque constitution qui paraissait, les *maximes* ont été corrigées, retranchées, ou augmentées; voilà l'histoire de notre révolution !

Au surplus, dit le Vieillard, je puis vous prêter, si vous voulez, une collection complète du *grand papier-universel*. Elle vous retransportera à la véritable tribune, d'où vous pourrez entendre toutes les belles phrases et les beaux discours qu'on a prononcés. Babouc fut curieux de lire le grand papier-universel, et promit de l'envoyer chercher dès le soir même.

Mais enfin, dit-il au Vieillard, le règne tortionnaire étant un peu passé, jouissant aujourd'hui d'une espèce de calme, peut-on vous demander ce que vous comptez faire, et ce que vous comptez devenir ? Reste-t-il encore chez vous quelque espoir de salut ? Votre chose publique se soutiendra-t-elle ?

---

(1) On croit qu'il se nommait *Séiiès*, *Syeies* ou *Syeiès* : c'est ce qu'on n'oserait trop assurer.

Pour vous répondre cathégoriquement, dit le Vieillard, je vais me servir des propres expressions de ce mage assez charlatan et bien pernicieux, à qui pareille question, l'autre jour, fut faite en confidence. Je vous avertis qu'elle n'est pas consolante; mais elle a bien du poids, parcequ'elle vient d'un homme de têt, et qui ne badine pas: *Ce sont des vers qui s'agitent sur un cadavre !*

Babouc fut frappé comme d'un coup de foudre; il sentit toute la profondeur et la conséquence de la réponse du mage toujours caché derrière le rideau, et n'osa plus faire de questions. Il pensa qu'Ituriel n'aurait pas besoin d'exercer la vengeance d'Orosmade contre les misérables Persans; et son cœur, à cette pensée, se sentit peut-être un peu soulagé. Malgré cela, lui dit le Vieillard, il faut que la révolution tienne, à cause de ceux qui ont acquis les biens des disparus, et que la chose publique soit éternelle, vu les lois rendues à ce sujet. C'est Persépolis qui a fait la révolution, et Persépolis servira toujours de boussole à tous les *cantons*. L'étranger seul pourrait mettre les Persans à la raison: mais il ne le fera pas, parceque ce n'est pas son intérêt, et que d'ailleurs nous serons toujours les vainqueurs, comme cela se prouve à la tribune. On

aurait tort de vouloir chercher à raisonner, à pénétrer; la révolution persanne est un mystère; et, selon moi, le plus grand calculateur n'en sait pas plus que *l'imbécille* qui cardait de la laine, et qui brille aujourd'hui dans le sénat.

Les deux bons *habitans* changèrent de conversation, et s'entretinrent environ un quart-d'heure de choses indifférentes, du respect et de l'amitié qu'on portait aux sept cents cinquante Emirs, et de la reconnaissance dont on était pénétré pour toutes les merveilles qu'ils avaient opérées; mais le Vieillard, qui était un homme consommé, qui avait fait trois ou quatre fois le tour du globe, et vécu avec presque tous les grands et les savans de l'Asie, se garda bien de demander à Babouc ce qu'il venait faire à Persépolis, et pourquoi le bruit de la révolution persanne n'était pas encore venu sur le rivage de l'Oxus frapper ses oreilles scythes. Il ne songea jamais avoir lu dans les journaux que Babouc avait été envoyé, il y a trente ans, pour faire détruire Persépolis, et que l'ange Ituriel pouvait très-bien le renvoyer sur des motifs non moins bien fondés. Quoique le Vieillard aimât la révolution persanne comme tout le monde devait l'aimer, elle lui causait tant de chagrin que souvent elle absorbait un peu ses idées. Il y avait

au moins cinquante ans qu'il n'avait mis le pied dans la capitale, et il n'y serait jamais revenu, sans deux ou trois neveux et autant de niéces qui avaient disparu, et qu'on lui promettait enfin depuis peu de faire rayer de la liste des disparus, moyennant cent roupies doubles par neveu et cinquante par niéce: ce qui fesait pour le bonhomme de chers neveux et de chères niéces; mais en recueillant ce qu'on n'avait pu s'empêcher de lui restituer des biens d'un condamné, il avait trouvé, dans le fond d'un caveau échappé à l'œil furtif des comités tortionnaires, un petit coffret rempli de dariques d'or; et le bon Vieillard, qui avait toujours été généreux, se félicitait déja du bonheur de rendre à la patrie quelques individus très-intéressans, et qui ne s'étaient absentés que par étourderie ou par frayeur.

Sans affectation, Babouc s'informa de divers personnages qu'il avait connus à Persépolis. Il apprit que ceux-là précisément avaient été les premières victimes de la révolution, et que *Théone* (1), si belle autrefois, et avec laquelle il avait fait, si l'on s'en souvient, plusieurs petits soupers charmans, y avait aussi passé le pas, malgré tous les cris de cette malheureuse

---

(1) Voyez *Vision de Babouc*, par Voltaire.

femme. Ne parlez plus de personne, lui dit le Vieillard ; vous ne trouverez pas ici une seule maison où il n'y ait un père, une mère, un frère, une sœur, ou un ami à pleurer. Nos places publiques, nos plaines, nos promenades sont jonchées de morts. Ce jardin du magnifique palais, qui vaut peut-être les jardins de Sémiramis et d'Alcinoüs, et tous les jardins de l'antiquité, hélas! si vous l'aviez vu comme moi, n'était qu'un vaste cimetière le 10 Brûlant....

Mais nos seigneurs les Émirs viennent sans doute d'ordonner de fermer encore une fois les grilles et de chasser tout le monde ; car j'apperçois les Jannissaires ; les Talmouks courir à pied, à cheval, et chacun s'enfuir : éloignons-nous bien vîte aussi nous autres, de peur d'être écrasés ou sabrés. Je vous félicite de la liberté dont vous jouissez, dit Babouc. Ceux qui ne seront pas contens, répondit le Vieillard, iront se réfugier en Turquie, à Maroc, où le sort des esclaves aujourd'hui n'est plus à plaindre.

Étant sorti du jardin, le Vieillard, après avoir repris un peu haleine, écrivit son adresse avec un crayon, afin que l'étranger pût envoyer chercher le grand papier-universel. En même tems, il invita Babouc à se pourvoir d'une

carte d'habitant sur la *portion* où il allait loger: Dans les circonstances actuelles, lui dit-il, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Il se sentait intérieurement frappé de respect pour l'inconnu, et Babouc, de son côté, sentit la plus grande vénération pour le Vieillard. Il pensa en lui-même que quand tous les Persans seraient exterminés, celui-ci, comme le juste Noé et le bon Loth, était sûr d'être épargné. Il le remercia fort honnêtement d'avoir bien voulu, sur la terrasse des *Fétiches*, lui apprendre des choses aussi étonnantes, aussi affligeantes. Babouc regarda fermer la grille, et vit la contenance ferme du peuple souverain, que l'on venait de mettre très-librement à la porte. Ensuite il souhaita le bon-soir au Vieillard, et lui fit promettre de dîner ensemble un de ces jours, en lui serrant trois ou quatre fois la main ; car cet homme ou cet *habitant* lui avait plu singulièrement.

* *
* *
* *

Babouc se retirait pour prendre une *carte d'habitant*, faire promptement usage de son *Hiéroglyphigraphe* et ne rien cacher à Ituriel, lorsqu'une avanture assez désagréable l'obligea d'aller devant un Cadi-de-paix. Il tenait son

bâton sous son bras, et marchait très-occupé de la chose publique persanne. Il rêvait aux deux Chambres, au Palais et à toutes les horreurs que le Vieillard venait de lui apprendre. Un homme qui le suivait à la piste, profita de la rêverie, pour tirer tout doucement le bâton, et le remettre aussitôt entre les mains d'un grand estaffier qui s'enfuit à toutes jambes. Babouc se retourne, reconnaît une des mines patibulaires qui avaient osé lui parler sur la place du Chaos et saisit au collet son fripon. Celui-ci, qui se nommait Brutus, jette les hauts cris, et demande le premier à paraître devant le Cadi-de-paix.

Brutus ne nie point le fait, mais dit avoir pris innocemment le bâton pour l'examiner, que Caïn-Gracchus à son tour l'avait repris, et que le bâton alors était disparu ; qu'au surplus, il montrait sa *carte* d'*habitant*, et que celui qui se plaignait n'en avait pas. Le Cadi-de-paix, pour arranger cette affaire, posa la *Question intentionnelle,* et Brutus eut la gloire d'être acquitté : il disparut en ricannant, se frottant les mains, fesant sonner bien haut qu'il avait une *carte* d'*habitant*, et qu'il était connu depuis la révolution.

Le Cadi-de-paix fit des excuses à Babouc, en lui disant qu'il savait en son ame et con-

science que Brutus était un coquin ; mais que la *Question intentionnelle* était une chose bien forte à laquelle on ne pouvait pas répondre ; que d'ailleurs Brutus était un *exclusif* qui avait rendu des services étonnans aux 2 et 3 des *Fruits* ; qu'il fallait toujours ménager ces gens-là ; que Brutus un jour serait peut-être Emir à l'assemblée Persépolienne ; sur-tout si le respectable *tiers* qui devait être expulsé, trouvait le secret de se faire réélire, comme cela paraissait assez probable, au moyen des batteries qu'on avait déja dressées. Quoi qu'il en soit, il lui conseilla de ne pas s'en tenir-là, et d'aller dès le lendemain chez l'*habitant* Satrape de police où il pourrait peut-être obtenir quelques renseignemens et rattraper son bâton. Quant à la *carte* qui manquait à Babouc, il dit qu'il était facile d'y suppléer, et que pour vingt-cinq dariques d'or, il répondait de lui en fabriquer une tout de suite, non pas *rouge*, comme on les donnait exprès aux malheureux étrangers, mais qui serait *blanche* et avec laquelle il pourrait se montrer librement et sans rien craindre, quand même il aurait été porté sur la *liste* des *disparus*, et qu'il serait débarqué de la Turquie, ou de la Tartarie, depuis une heure. Pour toute réponse, Babouc lança un coup-d'œil qui fit

pâlir le Cadi-de-paix, et sans lui donner le tems de répliquer, il quitta cet homme inique, et s'en alla retenir un logement : après quoi, il se rendit très-exactement à sa *portion.*

* *

* *

* *

Si jamais Babouc s'impatienta, ce fut pendant les deux heures consécutives qu'on mit à lui délivrer sa *carte.* Tous les membres, ce jour là, semblaient s'être donné le mot pour se réunir ; et lorsqu'il entra, ils étoiant, selon l'insupportable habitude des Persans, à raisonner sur la chose publique, et prêts à se battre pour leurs opinions; le plus ou moins de services qu'ils avaient rendus ; les gardes qu'ils avaient montées ou fait monter. L'un avait assisté à la prise du fameux *Bastion* ; l'autre s'était trouvé en personne *à la journée du dix*, où tous les *Scythes* avaient été égorgés. Celui-là au contraire, eût été très-fâché de prendre les armes : il était durant le charivari au cabaret à prédire tout ce qui devait arriver.

Ils cessèrent cependant leur dispute, pour écouter Babouc. On lui demanda son nom ; ensuite pourquoi il s'appellait Babouc, et ce que le mot de Babouc signifiait, que ce mot était drôle. L'un d'eux qui avait lu la traduc-

ſion persanne de Rabelais, et qui aimait passablement à boire, répondit que Babouc venait sans doute de la *dive Babuc* (1).... Ça rime avec *Luc*, avec *Astruc*, dit un autre.... C'est un nom Arabe, répliqua un troisième.... Cela pourrait fort bien être, répartit froidement Babouc; la Scythie n'est pas éloignée de l'Arabie : l'étymologie de *Babouc* est probablement *Babuc*; mais c'est une *carte d'habitant* dont j'ai besoin.

D'abord, il leur était impossible, si Babouc tirait sa véritable origne de l'Arabie avec laquelle la Perse était en guerre, de donner de *carte*... celle qu'il aurait serait *roug*.... Qu'importe, dit Babouc, pourvu qu'elle puisse me servir de sureté. C'est répondirent-ils, qu'on n'est point trop en sureté avec une *carte rouge* : on ne les fourre qu'aux étrangers, à qui l'on doit l'hospitalité la plus inviolable et la plus sacrée. Barbares, s'écria Babouc!... c'est la loi qui le veut! *Habitant*, reprit un membre, c'est la loi! respect à la loi! Babouc se tut; et s'amusa un instant à lire un arrêté des cinq Satrapes qui défendait dans les *portions* de dire seigneur au lieu d'habitant; et

---

(1) La divine bouteille : voyez *Rabelais*, ci-devant curé de Meudon.

ensuite il regarda le grand tableau de *la Déclaration des Maximes*, lequel tableau tenait presque toute la muraille.

En fesant sa *carte*, ils voulaient absolument qu'il fût de la réquisition, et il leur répondait sans cesse de mettre leurs lunettes, et qu'ils verraient si, au lieu de vingt ans, il n'en avait pas soixante bien comptés ; mais on ne les lui aurait jamais donnés, à cause de son visage frais, et de la vigueur dont il était redevable à la vie sage, active et réglée qu'il avait toujours menée. Son signalement acheva de leur tourner la tête. Ils lui firent les yeux gris, petits et enfoncés, tandis que tout l'univers sait qu'il les avait bleus et à fleur de tête. Ses cheveux, d'un beau châtain clair (car il n'avait pas encore un seul cheveu gris) devinrent noirs et crépus ; son grand nez aquilin se trouva camus et un peu retroussé. Ils lui donnèrent un front *ordinaire*, une bouche *ordinaire*, un menton *ordinaire*, avec une taille plus courte au moins de cinq à six pouces ; mais ils savaient mieux que lui ce qu'il était, sa taille, et même comment devait s'écrire son nom ; aussi mirent-ils *Babouque*, avec bien du mal : ils forcèrent impunément le rivage de l'Oxus d'être un des

quatre-vingt-sept *cantons* de la Perse, et tout cela fesait beaucoup gémir Babouc.

Avant de signer la *carte*, ils s'enquirent bien des fois si, dans le moment, actuel il n'était pas *disparu*, s'il n'avait pas le malheur d'avoir été Faquir, sans le vouloir; s'il n'était pas *choens*, un *sophialiste* déguisé; s'il n'avait jamais été enrôlé dans les compagnies *du Soleil*, et s'il n'arrivait pas d'un pays neutre comme la Scythie, pour brasser ou manigancer à Persépolis quelque coup fourré. Cependant ils lui dirent très-respectueusement qu'ils voyaient bien qu'il n'avait pas l'air suspect; mais qu'il sentait lui-même que s'ils ne lui fesaient pas toutes ces questions il serait inutile qu'ils fussent là, et qu'il vaudrait mieux alors qu'ils allassent faire des pratiques, finir une paire de souliers, ou un habit complet, puisqu'ils étaient perruquiers, cordonniers et tailleurs de leur métier.

Le Perruquier profita de cette occasion pour proposer à Babouc une charmante paire de moustaches postiches, qui lui siérait à ravir, et de lui vendre une pacotille de perruques jaunes pour cacher les cheveux de toutes les Sultanes de la Scythie. Le Tailleur, de son côté, dit qu'il fallait, de toute nécessité, à Babouc

Babouc un habit *à la victime* ; et le cordonnier offrit de lui faire une superbe paire de souliers *pointus*. . . . Et ma *carte*, leur disait-il, ma *carte* ?

Ils entamèrent une nouvelle conversation beaucoup plus longue que la première, en répétant cent fois qu'ils étaient des autorités constituées, et que tout le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, dépendait d'eux ; que sans eux les Persans n'auraient pas d'état civil ; que c'étaient eux qui mariaient, enterraient, ce qui était bien plus décent que si des mages pieux et respectables fesaient cette cérémonie. Ils dirent à Babouc qu'ils n'étaient certainement pas des *férocistes*, des buveurs de sang ; qu'autrefois ils avaient passé pour des *modérés* ; qu'ils seraient très-fâchés d'avoir été Faquirs, et qu'il y avait bien de la différence entre les *portions* d'aujourd'hui pour recevoir les *habitans*, les expédier promptement, et les *portions* du tems de *Robespierrès*, dans lesquelles on se trouvait arrêté et mis *dedans* sans savoir pourquoi. Ils tombèrent à corps perdu sur leurs anciens confrères les membres des comités tortionnaires, qui posaient et brisaient les *cachets*, et fesaient couper le cou à tout le quartier : c'étaient des gueux, des coquins de sans-culottes. . . . Mon

dieu ! dit le Tailleur, ne nous emportons pas. Tout sage et tout humain que l'on est actuellement, on ferait pis encore, si les Faquirs avaient demain le dessus : et moi, je dis que ce n'est point à eux que l'on doit s'en prendre, mais aux poltrons qui les ont laissé faire. Il soutint que les Persans n'avaient pas de cœur, qu'ils étaient des lâches qui méritaient bien tout ce qui *leurs* était arrivé. Oh ça ! il a raison, répondit le Comité ; et ils se mirent à regretter le bon tems passé, où tout le monde était heureux, où tout le monde vivait ; ce tems où l'on tirait le gâteau des Sophis, et courait les masques, avant que le *Ramazan* (1) fût arrivé.... Vous l'avez voulu, seigneurs les Canaillocrates, leur répliquait le Tailleur.

Ils avouèrent en soupirant que c'était fini pour eux, qu'ils ne reverraient plus jamais le bon tems, et que l'égalité ferait mourir de faim tous les ouvriers. Tant-mieux, reprit le Tailleur, ils n'auront que ce qu'ils méritent : pourquoi ont-ils voulu chasser tous les riches ?

Le Cordonnier voulut s'en mêler, et dire que la paix, qui n'était pas éloignée, ramènerait tout cela : ils le traitèrent de *savetier*; et le Perruquier, qui razait la moitié des deux

---

(1) Le Carême.

Chambres, et frisait même la moustache à un ou deux des cinq Satrapes, assura positivement que la paix ne se ferait pas, et qu'elle ne pouvait pas se faire pour mille raisons; *primò d'abord*, parceque ses pratiqeus à lui ne le voulaient pas, et ne s'en souciaient pas; *secundò ensuite*, parceque toutes les Puissanees avec lesquelles on était en guerre ne mettraient jamais bas les armes, tant que la Perse n'aurait pas de Sophi. Vous devez bien penser, dit le Perruquier, que l'Asie, qui est tout-à-fait *sophialiste*, ne sera pas assez bête pour souffrir qu'il s'établisse dans son sein une chose publique telle que la chose publique persanne; de même que s'il n'y avait que des choses publiques sur la terre, on ne permettrait jamais à aucun *sophiaume*, si petit qu'il fût, de se former : c'est le bon sens qui dit cela.

Et quand nous aurions demain la paix, (car pour moi, je ne m'y oppose pas, continua le Perruquier,) en serions-nous moins malheureux ? non, au contraire. Vous ne voyez donc pas, vous autres, que vous avez augmenté plus de sept cents cinquante mille fois toutes vos dépenses, et que vous rétabliriez vos impôts, les doubleriez, les tripleriez, il vous resterait encore, au bout du compte, un *déficit* épouvantable. On n'a pas une chose publique, mes bons

amis, sans qu'il en coûte. Vous serez obligés de salarier toute votre vie une bonne partie de la nation, et vos coffres seront toujours vides. Je vous préviens que vos ennemis profiteront de la paix, (s'ils vous la donnent) pour allumer chez vous tout le feu de la guerre civile : c'est le dernier coup où ils nous attendent. Notre position n'est pas belle, et cependant plus nous irons, plus mal ça ira.

Ne me parlez point, je vous prie, de vos Émirs. Pour conserver leur pouvoir, ils vous suceront jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et n'abandonneront la Perse qu'après l'avoir rongée jusqu'aux os. Ils se dévoreront eux-mêmes l'un après l'autre, comme se sont dévorés tous ces scorpions (1) qu'avait mis dans un grand bocal une de mes anciennes pratiques qui disséquait des vers à soie, et fesait d'excellens thermomètres. Oh ! comme Babouc souffrait pendant tout cet entretien ! Ma *carte*, ma *carte*, leur répétait-il à chaque instant !

Le discours du Perruquier les échauffa. Ils crièrent bien fort contre la révolution persanne et les Émirs ; mais ils pensèrent que les choses

(1) Voyez l'*Encyclopédie persanne*, au mot *émir* ou *scorpion*.

étant poussées aussi loin, il fallait toujours tenir bon, et n'en pas démordre. Le Tailleur, qui était un homme terrible, à ce qu'il paraît, leur répondit que c'était raisonner comme des *cruches*; que si la révolution était vraiment faite pour entraîner les maux qu'ils disaient, il serait beaucoup plus sage de s'arrêter, d'imiter l'enfant prodigue, et de revenir sur ses pas; qu'il valait mieux plier que de rompre : et le Tailleur les accabla de lieux communs pendant plus d'un quart-d'heure.

Enfin, après avoir éprouvé trop long-tems la patience de Babouc, ils signèrent, et lui remirent la fameuse *carte*, dont personne au monde ne pouvait mieux se passer que lui, s'il eût voulu, puisqu'il était envoyé *plénipotentiairement* par le génie le plus puissant et le plus redoutable de l'Asie; mais tel était son grand principe de donner par-tout l'exemple, en se soumettant lui-même à la loi du pays, si puérile et si ridicule qu'elle fût.

* *
* *
* *

Aussitôt que Babouc fut rentré, il prit ses tablettes pour écrire, avant de se coucher, le nom du Cadi-de-paix, celui de Brutus et de Caïn-Gracchus, afin que le jour de la vengeance

arrivé, ces trois scélérats ne fussent pas épargnés. Les membres de la *portion* avaient plus excité sa pitié que sa colère, et il voyait bien que ce n'était pas leur faute si l'égalité avait été exprès déterrer des perruquiers, des cordonniers et des tailleurs. Il était très-piqué contre la *question intentionnelle*. Cependant la perte de son bâton ne l'occupa que faiblement. Il pensait bien plus à la Perse, et ce qui l'affligeait, c'était de ne voir aucun moyen de la sauver. La révolution persanne le fesait trembler, parcequ'elle ne lui paraissait que l'ouvrage du crime. N'avait-il pas dit, il y a trente ans, de laisser aller le monde comme il allait? Pourquoi? c'est que Babouc avait prévu, dans ce tems-là toutes les suites funestes d'un nouvel ordre de choses, et qu'il savait, par la force de son génie, que quand les hommes prétendent remédier au mal, c'est plutôt pour bouleverser tout. Il ne concevait rien à cette nouvelle fantaisie de liberté, et qu'on osât se plaindre de l'ancien esclavage, sous lequel tout le monde était même trop libre. Enfin il s'endormit en gémissant sur la légèreté persanne, qui s'était déja donné trois constitutions, parmi lesquelles il y en avait deux de mauvaises. Mais comme il était naturellement porté pour les choses publiques, par-

cequ'il était Scythe et parcequ'il était vertueux, il espéra d'appaiser Ituriel, en lui faisant entendre qu'un peuple, après tout, pouvait peut-être avoir la liberté de choisir telle ou telle forme de gouvernement, et même de changer de gouvernement comme de chemise, si ce peuple était assez insensé pour cela.

* *
* *
* *

Le lendemain, Babouc arrangea dans sa chambre son plan d'observations. Il résolut de parcourir la ville, comme s'il n'y était jamais veuu de la vie, de se répandre le plus qu'il pourrait, d'assister, dès le jour même, à l'Assemblée persépolienne, et de ne se présenter chez les cinq *Satrapes* que lorsqu'il aurait tout vu, tout visité. En attendant, il commença toujours par aller réclamer son bâton.

Le bruit des carrosses, cette fois-ci, ne l'étourdit pas beaucoup dans la rue; mais en revanche, il eut le timpan brisé par le cri aigu *du Journal du matin, de la chose publique Persanne, avec la Liste générale de tous les Emirs à l'Assemblée Persépolienne, leurs noms, leurs demeures et leurs cantons*. Il ne s'attendait à rien, quand trois ou quatre sentinelles, à moitié ivres, lui

présentèrent leurs baïonnettes, pour lui faire montrer sa *carte*. Oh ! oh ! s'écrièrent-ils, c'est une *carte rouge !* il ne faut pas s'étonner si le camp qui est sous Persépolis a été attaqué cette nuit ; allons, mon camarade, vîte au corps-de-garde. Babouc fut obligé de marcher entre quatre fusiliers. Alors chacun se mit à la porte, ou aux fenêtres, pour le regarder ; et de toutes parts, il entendait bourdonner à ses oreilles : *C'est un Faquir, un de ceux qui sous le prétexte de fraterniser à deux heures de nuit, voulaient s'introduire dans le camp, dans l'espoir de soulever nos braves frères d'armes, et de tomber tous ensemble sur Persépolis : on va le fusiller tout de suite !* Par bonheur le corps-de-garde n'était qu'à vingt pas. Le commandant du poste, homme assez raisonnable pour un Persan, apprit à Babouc, en deux mots, de quoi il retournait, et l'engagea à ne pas s'affecter du mauvais tour qu'on venait de lui faire, attendu que ce ne serait peut-être pas le dernier de la journée. Il lui dit que pendant trois ou quatre jours, et par mesure de sureté générale, les honnêtes gens ne pourraient plus faire un pas dans Persépolis sans être arrêtés à tous les coins de rues, à tous les carrefours ; qu'ils seraient obligés de tenir continuelle-

ment leur *carte* à la main, ou de la coller à leur turban, et que rien n'amusait tant les sentinelles que de faire des espiégleries aux passans, pour se désennuyer. Babouc continua gravement sa route, tenant toujours sa *carte* à la main, et ne voyant arrêter que des personnes très-honnêtes Il déplora le sort des Persans qui ne pouvaient plus causer sur une place publique, parce que cela s'appellait un rassemblement; qui ne pouvaient plus s'asseoir une heure entière dans le jardin du magnifique Palais, qu'il n'arrivât tout de suite un ordre de nos seigneurs les Emirs de chasser tout le monde, et de fermer les grilles; et de ce qu'on ne pouvait plus marcher sans avoir éternellement sur soi une mauvaise petite *image*, très-difficile à obtenir, et qu'on était si long-tems à vous délivrer. Quand il n'y aurait que cela seul, dit-il, les génies seraient bien fondés à vouloir détruire Persépolis.

Une foule de pauvres l'obsédait. Il crut se soustraire à leur importunité, en entrant déjeûner dans un ancien café, où jadis il avait fait de grandes parties aux échecs avec les plus fameux joueurs de Persépolis, qu'il avait tous battus. Les pauvres encore plus obstinés entrèrent avec lui dans le café, et ne voulurent jamais quitter, parcequ'il n'y avait que

du numéraire dans la poche de Babouc. Pour obtenir un peu de répi, il dit au garçon d'apporter toutes les tasses et de faire déjeûner tout le monde. Pendant ce tems-là, il se dépêche et s'élance au comptoir, pour payer; on lui demande trente-huit mille scudis; il s'imagina que le Persépolien voulait faire une mauvaise plaisanterie; mais l'air sérieux avec lequel on demandait le glaça; il craignit même un instant pour sa bourse et ses diamans. Il lui semblait déja entendre poser dans cette affaire *la question intentionnelle*..... Trente-huit mille scudis, s'écria Babouc! C'est une friponnerie.... O dans quelle ville Ituriel m'a-t-il renvoyé! Oui trente-huit mille scudis, répéta le maître du café, ou bien deux dariques d'or.

Il fallut expliquer à Babouc qu'il n'y avait que du papier en circulation dans la Perse, et que trente-huit mille scudis en papier ne fesaient réellement que deux dariques d'or, lesquelles seraient peut-être une heure ou deux après à quarante mille scudis; et que malgré la défense expresse et sévère de recevoir le numéraire, on voulait bien lui prendre ses dariques. Il se croyait tout-à-fait débarrassé; voilà qu'une nuée d'acheteurs et de vendeurs de dariques vient fondre sur lui pour avoir

absolument ses dariques au dessous du cours, vu la grande quantité d'or dont Babouc était chargé : et de ce moment la darique tomba à quinze mille, avec espoir d'une plus grande baisse, si l'étranger, dans le courant du jour, se décidait à vouloir vendre. Babouc s'enfuit au plus vîte, en regrettant plus que jamais ; la perte de son bâton qui lui aurait servi sans doute à expulser un peu cette vile canaille.

* *
* *
* *

A la Police, il fut impossible même de dire à Babouc où était le bureau des renseignemens. On le fit monter, descendre et remonter, en se demandant l'un à l'autre le bureau des bâtons, et s'il existait un bureau pour les bâtons : tant ils étaient ignares et imbécilles ! Alors il prit le parti de s'adresser directement au Satrape.

Seigneur, dit Babouc, un homme *du 31 des Fleurs* m'a volé hier à mon arrivée le bâton que je tenais sous mon bras.... *Habitant*, reprit une espèce de *factotum*, insolent et cynique comme un Faquir, tu devrais savoir qu'on ne *seigneurise* point ici ; tu n'as donc pas lu l'*arrêté* des *Cinq* à ce sujet ? Il est étonnant qu'on ne vienne toujours chez nous

que pour se plaindre des meilleurs *Canaillocrates*.... Seigneur Satrape, dit Babouc, n'est-ce donc pas à vous seul que je dois parler ? Le bâton était-il précieux, demanda le Satrape? Oui, répondit Babouc, car il m'était utile : Je promets deux roupies doubles à celui qui le rapportera.

Le Satrape et Babouc s'entretinrent longtems du grand nombre de fripons et de voleurs qui grossissait tous les jours dans la chose publique persanne, et principalement à Persépolis. Ils allèrent même jusqu'à comparer tous les deux l'ancienne police avec la nouvelle, et le Satrape fut obligé d'avouer que le bâton, il y a vingt ans, aurait été retrouvé et rendu dans les vingt-quatre heures, et Brutus, malgré *la question intentionnelle*, envoyé ramer sur l'Euphrate ; qu'on pouvait alors se fier un peu davantage à la force armée et se promener paisiblement à toute heure, sans craindre dans les rues ni la rencontre des Faquirs, ni les mauvaises aubaines qui partent de tous les étages, pour gâter les turbans et inonder les habits ; que dans ces tems d'esclavage, on pouvait se retirer à la campagne sans y être pillé, assassiné ;...mais qu'il n'était rien tel que le nouveau régime, et qu'on devait absolument oublier et même rejetter tout ce qui aurait pu être mieux

sous l'ancien. Babouc raconta la petite scène qui venait de lui arriver au café. Le Satrape en prit note sur-le-champ, et deux jours après le café fut cerné pendant plus d'une demi-heure.

En reconduisant Babouc, le Satrape se plaignit beaucoup du fardeau immense dont son patriotisme se trouvait chargé. Il gémissait lui-même d'occuper une place aussi importante... Babouc lui dit : Je vous crois honnête homme, et répondrais que vous n'êtes pas un Faquir; mais pourquoi vous laisser entourer de gens qui ne savent pas leur métier ? Que ne suivez-vous l'ancienne police, puisque tout était bien ? Vos commis sont ignares, imbécilles, et votre *factotum* un malotru. Que voulez-vous, répondit le Satrape, en haussant lui-même les épaules ? Chez nous on est tous égaux, par conséquent il n'y a point à choisir : tels on me les a donnés, et tels je dois les rendre. Il salua très-ministériellement Babouc, et rentra dans le fond de son cabinet, pour prendre les ordres de son *factotum* et se justifier peut-être de sa trop grande politesse envers les étrangers qui ne méritent aucuns égards, quand ils viennent demander justice contre un excellent *Canaillocrate*.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

* *

* *

A chaque pas que fesait Babouc, il découvrait une nouvelle trace de destruction, ou appercevait quelque chose de grossier et d'étrange. En vain chercha-t-il sur un pont la statue du bon Sophi d'éternelle mémoire, il ne trouva qu'une vilaine plate-forme hérissée de canons. On lui raconta que ce bon Sophi avait été retiré de son tombeau, pour être jetté à la voirie, et que son corps avait été pollué, qu'on lui avait arraché enfin ce qu'on ne nomme pas. Ce récit le fit frémir et lever les yeux vers Ituriel !

La Juive qu'il avait vue autrefois sur la même ligne du bon Sophi, n'était pas quelque chose de merveilleux ; mais Babouc aurait autant aimé qu'on laissât subsister une fontaine (1) utile, et qui était ancienne, que d'avoir établi un mauvais Corps-de-garde qui gêne et chagrine les passans. Par exemple, la statue qui décorait la place des *Triomphes* était sans contredit un chef-d'œuvre : Babouc savait bien que ce monument était un peu orgueilleux ; mais la pyramide qui la remplace, dit-il, est si triste ! Quand on renverse un beau morceau, on devrait du moins mettre à

(1) C'était une fontaine comme jadis la Samaritaine sur le Pont-neuf.

la place quelque chose de passable. Quel ridicule, s'écria-t-il, d'avoir changé le nom de toutes les rues, pour substituer d'autres noms qui ne valent pas mieux . et qui souvent font horreur : tels que la rue du *Chaos*, au lieu de la rue *Sophiale*, etc. que signifie, disait-il, cette rue *de la Loi*? Est-ce que la loi ne doit pas exister par-tout? La ci-devant rue ; la ci-devant place ; le ci-devant hôtel ; le ci-devant palais. . . . Les Persans me prouveraient avec leur mot universel de *ci-devant*, qu'ils sont obligés d'ajouter à chaque phrase, s'ils veulent se faire entendre, que ce qu'ils ont dénommé et renversé, était parfait. Mais qu'ils sont devenus laids et ridicules avec tous leurs bonnets bleus et rouges brodés sur la tête ! . . .

Quelqu'un voulut lui faire entendre que ces arbres isolés, qu'il voyait çà et là, étaient le symbole de la liberté. Babouc répondit qu'ils étaient bien plutôt le signe de l'esclavage, puisqu'on les avait transplantés d'un lieu fertile pour les placer dans un terrain aride, et qui leur était contraire. On lui assura qu'un Emir avait dit un jour au peuple que ces arbres-là, pour fructifier comme il faut, devaient être arrosés du sang de tous les Magicrates, de tous les Sophialistes, et de

tous les riches : Et l'on n'a pas accroché tout de suite l'Emir à l'arbre, répondit Babouc ?

Il se fâcha plus d'une fois dans sa course contre les *habitans* grossiers qui osaient le tutoyer comme un chien, le heurter de manière souvent à le culbuter, et qui ne daignaient pas même lui répondre si c'était ou à droite ou à gauche qu'il devait prendre : tandis que tout le monde en Perse, autrefois, vous saluait, sortait exprès de sa maison et vous accompagnait les étrangers, qui n'avaient pas de cartes rouges, jusqu'au bout de la rue en les accablant d'honnêtetés. Babouc éprouva malheureusement que le Vieillard ne s'était pas trompé dans tout ce qu'il lui avait dit sur la terrasse des *Fétiches*.

Une inscription sur-tout le frappa. Elle était répétée presque sur le frontispice de chaque porte : *Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort*; mais ce dernier mot semblait avoir été effacé ; il trouva que c'était le seul qu'on eût dû conserver, attendu que de ces quatre choses là, il n'y avait réellement que la mort qui existât dans Persépolis et toute la Perse. Une autre inscription lui parut le comble de la démence ; au-dessus d'un temple saint, on avait écrit : *Le Peuple Persan reconnaît*

connaît l'Être suprême et l'immortalité de l'ame; et le temple était rempli d'huile et de farine, et on l'avait dédié à la Raison! Aux petites-maisons, dit Babouc, ou plutôt dans le fond du Tartare ceux qui ont dédié le temple, et fait l'inscription!

En passant, il fut curieux de compter un peu le nombre des prisons qui, depuis la prise du fameux Bastion, couvrait presque en entier le sol de la liberté. Ensuite il alla visiter quelques hôpitaux, où quiconque, lui dit-on, avait le malheur ou, si l'on veut, le bonheur d'entrer, était sûr de n'en plus jamais sortir. C'était-là que l'Envoyé d'Ituriel devait venir pour considérer à son aise toute la barbarie et la misère de la Perse! Cet asyle n'était rempli que de rentiers, de gens jadis à mille dariques, plus ou moins de revenu. On lui apprit que la nation, inexorable dans ses principes, s'était emparée de tous les revenus des hôpitaux, et que pas un agioteur, pas un de ces exécrables Emirs, qui venaient de s'approprier les plus belles dépouilles de la *liste civile persanne*, n'enverrait le plus léger secours à l'hôpital, pour soulager l'être infortuné qu'il a pourtant lui-même conduit là! O corruption des mœurs, s'écria Babouc! il n'est plus possible de sauver Persépolis.

Il fut témoin, dans la rue, de la manière impie et révoltante avec laquelle les Persans se débarrassaient aujourd'hui des restes sacrés d'un père, d'une mère et d'un ami. Quoi, dit Babouc, pas une seule ame pour assister aux funérailles! homme pervers, fils dénaturé, tu ne veux donc plus arroser de larmes la tombe de ceux qui t'avaient donné le jour? Dis-moi, barbare, quelle main désormais pourra fermer ta paupière? Va, monstre, chez les antropophages recevoir les premières leçons de l'humanité. Babouc suivit le corps, aida lui-même à poser le cercueil, et vengea, par sa piété, sa douleur et son respect pour les morts, la nature trop outragée en Perse.

L'Officier public, qui avait fait la cérémonie, lui dit que les morts étaient insultés jusques dans leurs tombeaux, qu'on arrachait les linceuils, et qu'on brisait ensuite le cercueil pour s'emparer des planches, et des clous qui appartenaient aux défunts. Il faut, ajouta-t-il, que l'homme en naissant soit privé actuellement de l'onde symbolique, et qu'à sa mort il n'ait plus de sépulture : naître, vivre et mourir comme un chien, c'est le premier article de la constitution persanne. On a rompu tous les liens qui nous tenaient attachés à la société. On a peur que nous soyons heureux

dans l'autre monde ; et pour ôter toute ombre d'espoir dans celui-ci, on a supprimé jusqu'aux loteries. Il n'y a plus ni foi, ni loi, ni parens, ni amis.

Pour moi, continua l'Officier public, j'avoue que j'éprouve un vide affreux. Il me semble que depuis sept ans tout est mort dans la nature. Accoutumé dès l'enfance au culte de mes pères, c'était pour moi une jouissance que d'aller prier tous les sept jours dans nos temples avec les vrais croyans. Le chant des hymnes remplissait mon ame d'une sainte volupté. Nos rites, nos cérémonies fixaient mon œil attentif. Je n'ai jamais été fort porté en général pour les anachorètes, et cependant rien ne me paraît si nud que de ne plus rencontrer sur mes pas une seule petite maison de derviches. Il me semble à chaque instant que j'aurais un plaisir unique à m'en aller méditer dans un vaste cloître. J'y verrais de pieux cénobites, et peut-être aurais-je l'avantage d'y déterrer quelque manuscrit précieux. Tout dans la religion, jusqu'aux os des morts qu'on avait rangés, parlait à mon ame sensible. Que de larmes délicieuses me fesait verser tous les ans la procession du grand jour de la fête d'Orosmade ! Oui, je redemanderai tant que je vivrai ces belles assemblées d'été, où le peuple, rayonnant de joie, venait

invoquer le bienheureux ou la bienheureuse de l'endroit. Il s'en retournait enchanté, et n'a jamais regretté l'offrande qu'il avait laissée. Comparez maintenant les fêtes dont je vous parle avec celles de l'assemblée persépolienne.

Oh! pourquoi suis-je né dans ces jours de malédiction! Je voudrais, dit l'Officier public, être à la place du mort que nous venons d'enterrer. Hélas! comme lui, je n'aurai personne pour accompagner mon cadavre. Pas une seule larme ne sera versée sur ma tombe. On violera aussi ma sépulture, et mes misérables enfans se réjouiront alors de n'avoir plus de père. Ils étaient bons, soumis, la révolution les a rendu dénaturés; à l'exception du plus jeune que la réquisition vint arracher entre mes bras. J'ai appris que ce cher enfant était mort dans un hôpital ambulant, faute de secours de la part des chirurgiens, qui disaient qu'on aurait dû le fusiller, il y a long-tems, parce qu'il était *Muscadin* et que son père était *Magicrate.* Son frère, qui de Mage s'est fait Talmouck, après avoir abjuré, malgré ses sermens, et s'être allié criminellement à une *Faquiresse*, a voulu, pendant le règne de la terreur, me faire couper le cou : on l'a nommé général à cause de cela. Veuf depuis plusieurs

années, accablé de chagrin, je me suis remarié à une fille nue comme la main. Le ciel me bénira, disais-je, de faire la fortune d'une personne vertueuse.... Maudite *Barre !* où elle alla toute en pleurs présenter une *pétition*, afin de sauver les jours de son malheureux père qu'un des comités tortionnaires poursuivait avidement;... toi seule as perdu mon épouse! Un scélérat d'Émir l'ayant lorgnée, lui envoya dire par un huissier ou messager tout *bariolé*, qu'il se chargerait de son affaire : bref, il a séduit ma femme, en lui promettant la grace de son père; et son père le lendemain expira sur la place du Chaos! Depuis ce moment-là, devenue aussi scélérate que l'Émir, ma Sultane a profité de la loi du divorce pour m'enlever net la moitié de mon bien. Trois maris ont été sнccessivement sa dupe. Elle paraît aujourd'hui s'être fixée avec un nommé Bessus, grand *canaillocrate*, et chez qui se rassemble presque tous les jours, ce qu'il y a de plus impur parmi les faquirs. Vous le connaissez : il demeure *dans sa belle maison, rue du Chaos, à Persépolis*, ainsi qu'il donne son adresse à tout le monde. Je sais, répondit Babouc, que Quinte-Curce parle d'un Bessus qui assassina Darius, et que les Persans ont été

chercher exprès le nom de tous les meurtriers ; mais je suis étranger, et ne connais point votre Bessus. Il faudra que vous alliez voir son *Cabinet*, repartit l'Officier public. Enfin, pour vous achever mon histoire, ma fille, qui n'a pas encore seize ans, a déja sucé le lait de la révolution. D'honnêtes-gens lui ont suggéré que je n'ai plus de droit sur elle, et que la chose publique lui permet de se retirer à quatre pas de la maison paternelle, en chambre garnie, pour y faire ce que bon lui semblera, aux termes précis des *maximes* de l'homme. Voilà, *seigneur*, les fruits de la nouvelle liberté ! plus de religion, l'oubli des mœurs et l'ingratitude la plus noire envers ceux qui nous ont donné le jour : les domestiques, les ouvriers n'ont plus de respect pour leurs maîtres ; c'est absolument le monde renversé.

Le devoir de l'Officier l'appellait à une autre inhumation ; il quitta donc Babouc, et le laissa se livrer à toutes les réflexions qu'un pareil entretien devait faire naître.

Ah ! quel horrible pays, s'écria Babouc ! et que les Persans sont méchans ! Mais quelle est leur intention ? et, sans foi ni lòi, que prétendent-ils devenir ? Il marcha long-tems plongé dans une profonde douleur, jusqu'à ce

qu'enfin il se trouva au milieu d'une foule qui bordait une boutique de boulanger d'un côté et celle d'un boucher de l'autre. Les femmes se mirent en colère, et crurent qu'il avait envie d'entrer malgré elles, pour prendre bien vîte ses trois quarterons de maïs et sa demi-livre de vache pour dix jours. En conséquence, elles le saisirent par les deux épaules, et le plantèrent dans le ruisseau, tout le dernier à la file, afin qu'il attendît là patiemment son tour. Elles sautaient de joie, et marmotaient entre elles que s'il n'avait pas sa carte au maïs et à la vache, il aurait *brenique*, et qu'il mourrait de faim tout-à-fait. *Vive la chose publique*, dit une bavarde! *on ne passe plus aujourd'hui la nuit à la porte du boulanger pour avoir les deux onces de maïs et la petite cuillerée de riz, ils ont la générosité de donner les trois quarterons, et de ne faire perdre qu'une demi-journée. Les greniers et les magasins regorgent de tout: il n'y a que ceux qui ont du papier qui doivent jeûner.*

Quand Babouc eut vu de quoi il s'agissait, il plaignit le sort de ces femmes, et donna par compassion quelques dariques aux malheureuses qui étaient grosses. Il n'était pas très-éloigné de la Halle, il s'avança pour s'informer du prix des denrées, et en même tems pour savoir

le sujet de tout le tumulte qui s'élevait. *C'est le plus saint des devoirs*, criaient les Faquirs, *Soldats, mettez-vous en insurrection !.... allons, mes amis, le jour de gloire est arrivé !.... entrons dans toutes les boutiques ... pillons ... massacrons tous ces coquins-là, puisqu'ils ont l'audace de ne pas vouloir recevoir au pair un nouveau papier qui perd déja 95 pour* 100.

Le marché, en moins d'un quart-d'heure, fut pillé, malgré les instances et les remontrances de Babouc, qui ne pût sauver qu'une douzaine de choux avec quelques bottes de carottes. Il étoit si indigné, si courroucé, qu'il fut tenté de retourner vers l'ange Ituriel, pour demander définitivement la destruction de Persépolis.

A quelques pas de là, Babouc s'arrêta dans la même boutique où il avait laissé sa bourse (1), il y a trente ans. Il demanda ce qu'était devenu le maître de la maison ; on lui dit que le *maximum*, les *réquisitions*, les *patentes* et les *inscriptions au grand livre*, l'avaient fait périr de chagrin. Je ne marchanderai point de futilités, dit Babouc, aucune chose de caprice, parceque je me souviens de la

(1) Voyez *Vision de Babouc*, par Voltaire.

petite leçon de votre prédécesseur (1) à ce sujet. Je ne disputerai pas sur le prix du sucre et du café, que la guerre a pu faire doubler comme denrées coloniales; mais les productions du pays, le savon, l'huile, la chandelle, le pain et tous les objets de première nécessité, pourquoi vouloir vendre tout cela un tiers au moins plus cher qu'autrefois? Est-ce à cause de la rareté du numéraire?

Le Marchand lui donna mille raisons; la première c'était la grande suppression des *maîtrises*; ensuite que tous les Persans à l'envi s'étaient faits fripiers, épiciers et vendeurs surtout de comestibles; qu'une étoffe, un meuble, un pâté, ou une barique de vin, passant avant huit jours dans plus de soixante mille mains, devaient finir par coûter des sommes exorbitantes; que l'habitude de compter par millions en papier avait enflammé la cupidité au point de faire croire qu'il n'était question que de demander de l'argent; que le comité des finances persannes s'entendait à merveille avec les coquins qui lui graissaient la patte pour faire monter les choses à un prix fou, tantôt par la démonétisation du papier; tantôt par l'altération des monnaies, ou par quelque

---

(1) Voyez *Vision de Babouc*, par Voltaire.

autre friponnerie encore plus grande ; que d'ailleurs les marchands pouvaient surfaire à plaisir, parcequ'ils étaient assurés d'être toujours pris au mot par tous les nouveaux Rajas ou Omrahs de la chose publique, auxquels l'argent ne coûtait rien.

Mais ceux qui ne vendent pas, dit Babouc, comment font-ils ? Oh ! répondit le Marchand, ils ne sont pas à plaindre : fiez-vous à leur industrie. La plupart ont eu à crédit dans le bon tems pour cinquante ou soixante mille scudis de marchandises, qu'ils ont remboursés avec cinq ou six dariques d'or, et peuvent se retirer, toutes fois et quantes, à la campagne sur la ferme qu'ils ont escamotée à quelque malheureux propriétaire, par le moyen toujours du remboursement, ou d'une rente viagère qu'ils ont la hardiesse de payer en papier, valeur nominale.

Oh ! quelle indignité, reprit Babouc ! quel vol manifeste ! Ils disent, répliqua le Marchand, que la loi les autorise à être des fripons, et qu'ils en profitent. Au reste, personne dans ce pays-ci n'a plus de dettes ; ce sont les débiteurs à leur tour qui poursuivent leurs créanciers pour les forcer à recevoir. Il y a des usuriers qui font des contorsions effroyables ; mais ceux-là ont bien ce qu'ils

méritent : ils avaient tant volé ; que nonobstant l'énorme réduction, ils retrouvent encore leur capital. Il suit de tout cela, dit le Marchand, qu'on ne ferait pas crédit d'une obole aujourd'hui, que le commerce est anéanti, et que l'agiotage dévore tout.

Il paraît, reprit Babouc, que vous ressemblez aux membres de la *portion* qui m'ont délivré ma *carte*, que vous n'aimez pas trop la révolution persanne : savez-vous que cela n'est pas bien ? A moins que d'être un scélérat, repartit le Marchand, qui pourrait l'aimer ? ils ont tout renversé pour le plaisir de renverser. On ne reconnaît plus rien, avec leurs *mois* qu'ils ont changés, leurs *Dixaines* (1), leurs *poids* et leurs *mesures*. Je voudrais que ceux qui ont fait la révolution persanne fussent au fond de l'Araxe. Nous avons cependant notre voisin qui en est très-partisan. Il dit qu'on ne le regardait pas autrefois, parcequ'il était né dans la fange, que chacun le méprisait à cause de ses mœurs, et parcequ'il était fripon ; que dans ce moment-ci, on ne fait plus attention

---

(1) Pour mieux singer les Romains, les Persans avaient troqué leurs semaines contre des dixaines ou décades. Babouc aimait mieux les décades de Tite-Live que tout cela.

à cela, qu'il a été nommé *Électeur*, Émir, et qu'il gagne tout ce qu'il veut.)

En parlant des amis de la révolution, il faut que je vous fasse rire, continua le Marchand. Je défie qu'on en trouve un plus ardent, plus terrible, que le cordonnier capitaine de notre première compagnie; mais c'est la révolution telle que la révolution qu'il veut : le sang à grands flots, tous les châteaux brûlés, la loi agraire, ou sans cela, rien du tout. Il aime tant les faquirs, le gouvernement tortionnaire, la liberté et l'égalité, qu'il porte continuellement à sa boutonnière un petit bonnet gros comme le pouce, et sur sa tête un double bonnet qui devient rouge avec les vrais *canaillocrates* du 31 *des Fleurs*, et gris avec le parti contraire, au moyen d'un léger revirement qui se fait en un tour de main. Il n'irait pas se coucher sans avoir sur lui le grand diplôme et la petite carte de la société mère, et sur-tout le précieux certificat de *canaillocratie*, signé de tous les membres qui depuis ont perdu la tête à la fameuse journée du neuf, quand la commune de Persépolis voulut l'emporter sur l'assemblée persépolienne, comme il appert par tous les procès-verbaux et les gazettes de ce tems-là. Le pauvre diable pleure jour et nuit la mort de son

Dictateur, et croit fermement que lui cordonnier a été exprès jetté en Perse pour exterminer la race des Sophis et celle des magicrates ; être capitaine de la première compagnie, *juré* au grand tribunal et ne pas savoir lire ; passer d'un *sophiaume* où il a fait beaucoup de souliers et gagné beaucoup de numéraire dans une *chose publique* de laquelle il n'a pas la moindre idée, où il n'a presque plus d'ouvrage et mange chaque jour les belles dariques d'or qu'il avait amassées dans le tems de l'esclavage et du despotisme *sophial*. Si cet homme, ajouta le Marchand, n'eût pas donné un peu à gauche à l'époque du neuf, il serait quelque chose aujourd'hui à l'assemblée persépolienne, vu la bonté et la solidité de ses principes ; mais il est probable qu'il aura eu la demangeaison de se fourrer cette nuit dans l'affaire du camp, et je ne serais pas surpris que, par politique, on le laissât fusiller lui et quelques autres.

Babouc répondit au Marchand que ce cordonnier-là était un gredin qui aurait dû toujours faire des souliers, et ne jamais se mêler de la chose publique ni d'aucune autre espèce de gouvernement.

Le Marchand lui raconta plusieurs traits d'un autre genre, exprès pour lui faire sentir le mal que fesaient tous les braves sans-culottes,

ainsi que les beaux *peroreurs* , et ces honnêtes gens qui aiment tant la révolution.

Croyez-vous, lui dit Babouc, qu'un homme qui par hazard oublierait sa bourse chez un marchand tant soit peu connu, pourrait être certain qu'on la lui rapporterait une heure après, ainsi que la chose est arrivée jadis à quelqu'un de ma connaissance? Si c'était un porte-feuille, répondit le Marchand, dans lequel il n'y aurait que des *petits billets*, une *procuration*, une *carte-d'habitant*, on se piquerait peut-être de délicatesse; mais pour une bourse pleine d'or, je ne conseillerais pas d'en faire l'essai. Quand vous tiendrez la vôtre, prenez bien garde aux distractions; car je puis vous assurer que les marchands n'ont plus de bonne foi; ils trompent généralement sur tout ce qu'ils vendent, et si cela continue, on nous verra bientôt aller attendre les passans sur le grand chemin.

Par honnêteté, Babouc fit une légère emplette, et sortit de laboutique du Marchand pour se rendre en droite ligne à l'assemblée persépolienne.

* *
* *
* *

Babouc voulut entrer de bonne heure, afin

d'être bien placé. L'idée qu'il s'était faite du lieu et de la majesté du Sénat avait singulièrement aiguillonné sa curiosité : il attendait tout des sept-cents cinquante Emirs qui s'étaient chargés de la Perse. Il commença par aller chez les Cinq-cents. La salle lui déplut : il aurait parié, et il ne se trompait pas, qu'elle devait pécher contre les lois de l'optique et de l'acoustique ; deux choses impardonnables dans un sanctuaire comme celui-là, où l'on ne peut jamais y voir trop clair et trop bien entendre.

La séance est ouverte, et Babouc demande où sont les législateurs. On lui fit remarquer les *écharpes*. Il aurait préféré la robe longue, la chevelure flottante, parcequ'il savait que tout ce qui parle aux yeux du vulgaire en impose davantage ; mais il savait que ce n'est ni la robe, ni la chevelure qui font, comme on dit, le mérite, et que d'ailleurs la tête des Persans doit être rasée.

La lecture du procès-verbal de la veille le fit bâiller. Il était fâché que l'on perdît autant de tems à lire, et qu'on cherchât encore à alonger, en chicanant, en vérité, pour des vétilles. La séance devait être des plus intéressantes ; car il s'agissait, ce jour-là, de parler sur les finances, sur les moyens de détruire

l'agiotage ; et de faire vivre à-peu-près vingt-trois, ou vingt-quatre millions d'individus : il était question en même tems de discuter, s'il n'était pas plus juste, ou plus politique, de laisser pourrir en prison les Mages infirmes et octogénaires qui, par probité, délicatesse de conscience, s'étaient éloignés du serment, que de les laisser vivre en paix dans leurs foyers, tant qu'ils ne troubleraient pas l'ordre ; vu qu'on en avait déja noyé une bonne partie ; et si, parce qu'un homme ou une femme avait fait la sottise de *disparaître*, et d'aller mourir de faim en pays étranger, la famille, à cause de cela, devait être privée de la succession, et se trouver réduite elle-même à la mendicité, attendu que les fautes sont personnelles, et que dans une chose publique personne ne doit mendier. Une chose des plus importantes encore était de savoir si l'on maintiendrait, oui ou non, la fameuse loi du 3 *Brouillard*, qui ôtait au peuple un peu de sa souveraineté ; mais qui raffermissait bien le crédit du parti le plus malin : il y avait aussi *un prêt forcé* à proposer sur ceux qui n'avaient plus rien ; et l'on devait raisonner sur la liberté indéfinie de faire des brochures.

Avant que les Orateurs *pour* et *contre* eussent

eussent été entendus, Babouc qui avait lu le *grand papier universel*, regarda de tous côtés pour distinguer *la colline* d'avec *la prairie*; mais tout était mêlé, tout était réuni. Quoi qu'il en soit, il reconnut bien vîte les Faquirs à leur mine conspiratrice, et à leur manière de se ranger en bataille : il crut qu'ils se tueraient entre eux pour avoir *la tribune*. Le premier qui s'en rendit maître, prouva que les finances de la Perse n'étaient pas, à beaucoup près, aussi délabrées que la malveillance cherchait à le répandre; qu'il n'y avait que la *magicratie* et le *sophialisme* qui pouvaient se plaindre et avoir faim; que l'on n'était pas épuisé tout-à-fait; que la Perse était inépuisable, et qu'elle était dans le cas de faire face, non-seulement à toute l'Asie, mais à tout l'univers; pourvu que l'Assemblée per-épolienne, 1.° eût la force de tenir bon sur la loi du 3 *Brouillard*, dont le rapport mettait la *colline* à deux doigts de sa perte; 2.° que sans se former en comité général et secret, elle voulût se défaire (n'importe comment) de tous les vieux mages qui, par leurs prières inutiles et leurs manœuvres impuissantes, cherchaient à *paralyser* (pour ne pas dire renverser) la chose publique; qu'il ne s'étendrait pas sur les mages, parcequ'on ne reconnaissait plus de religion;

que les Mages étaient de simples *habitans* comme les autres ; que le plus court était de les tenir cloués pour toujours entre quatre murailles, et de séquestrer leurs biens, s'ils en avaient ; que les Mages qui avaient été noyés, étaient la cause de la disette factice, de la cherté des vivres, et de tous les troubles qu'on éprouvait, et même de ce qui venait de se passer au camp pendant la nuit ; 3.° enfin que l'assemblée persépolienne, dans sa sagesse, daignât mettre seulement, pour commencer, un *prêt forcé* sur tout le monde en général, seul moyen de faire refluer l'impôt sur tous ces ex-fortunés, ces êtres abominables qui jouissaient autrefois aux dépens du peuple, et qui aujourd'hui se disaient ruinés ; que par la suite, il serait encore plus facile de se retourner, en fouillant définitivement dans tous les coffres des particuliers, et en s'emparant, bon gré, mal gré, de tous les objets de luxe que la mollesse et la corruption des mœnrs avaient introduits jusques sur les tables les moins brillantes ; tandis que Lycurgue, Solon, Brutus mangeaient très-certainement avec des cuillers et des fourchettes de fer, et que Diogènes, le premier des sans-culottes, le brave Diogènes, buvait dans le creux de sa main ; que par conséquent, il n'y avait pas le moindre doute que le bien

des *disparus* n'appartînt de droit et de fait à la chose publique persanne, et que les parens des *disparus* devaient se trouver trop heureux de ce qu'on voulût bien leur permettre de respirer l'air pur du sol de la liberté ; que non-seulement il était juste de priver les familles de leur héritage, mais même de se jetter sur tous les biens que les parens les plus éloignés et les amis d'un *disparu* peuvent avoir ; afin que la chose publique persanne ayant pris tout ce qui lui conviendrait, fût en état de partager le surplus à tous les vrais amis de la liberté et de l'égalité ; mais que depuis le 9 *Brûlant*, l'assemblée persépolienne favorisait trop les *magicrates* et les *sophialistes* pour prendre des mesures vigoureuses et qui pourraient sauver la patrie; que c'était avec une sombre douleur, un désespoir déchirant, qu'il voyait la contre-révolution persanne s'opérer chaque jour ; mais que les ennemis de la chose publique devaient trembler, qu'ils trouveraient en lui un *Brutus*, ou qu'il saurait périr glorieusement comme *Carrierès*, *Ravaillacès* et *Damianès*.

L'Orateur termina son discours par une digression très-longue sur tous les bonnets de la liberté, en donnant la description de leur forme, de leur couleur, de leur largeur

et même de leur profondeur, depuis l'origine des bonnets jusqu'au jour où les Persans eurent le bonheur de s'en couvrir la tête : et il finit par démontrer que l'agiotage, tout dangereux qu'on le croyait, était utile, puisqu'il faisait vivre tous ceux qui s'étaient remués dans la révolution, et mourir ceux qui se tenaient tranquilles; que peu-à-peu l'agiotage s'éteindrait de lui-même.... Il finit, enfin, par conclure qu'il ne se montrait pas très-ouvertement opposé à la liberté indéfinie de faire des brochures, motivé sur ce que, dans une chose publique du premier ordre, il devait être assez permis de tout dire et de tout faire.

O l'infame logique! l'exécrable Faquir, s'écria Babouc! pendant ce temps-là, il vit l'heure que toutes les *loges* allaient s'écrouler à force d'applaudissemens; on demanda l'impression et l'envoi du discours à toute la Perse, ce qui passa à une très-grande majorité. Les *loges* voyant que Babouc fronçait le sourcil, disaient à basse-note, il faut que ce soit un *choens*; oui c'est un *choens*, à bas le *choens*! mais un regard terrible de Babouc les fit rentrer toutes dans le devoir, dont elles n'auraient pas dû s'écarter. Alors le chef des Emirs se leva et fit aux *loges*,

avec douceur, une petite semonce pour leur faire sentir que c'était malhonnête, et qu'on ne devait pas applaudir des *Représentans* comme on applaudirait une troupe de comédiens ou de farceurs.

D'autres Orateurs se préparaient à répondre; mais ils furent obligés d'attendre, pour écouter la grande nouvelle qui annonçait que l'armée indienne venait d'être taillée en piéces du côté de la plaine de Sennaâr, que trois redoutes avaient été prises, que l'on s'était emparé de tous les canons, et qu'on avait tué vingt-cinq mille ennemis; tandis que l'armée persanne, dans cette occasion, n'avait pas perdu un seul homme, ne comptait pas même un blessé, à l'exception (chose inouïe!) d'un Talmouck, ou d'un Chasseur, qui avait eu le petit doigt emporté par une couple de boulets ramés. La nouvelle contenait bien d'autres victoires, et fesait espérer que bientôt le Turc, la Tartarie et les autres puissances n'existeraient plus. Tous les turbans alors volèrent dans la salle, et il fut arrêté, dans la chaleur de l'enthousiasme, que toutes les armées persannes, et notamment celle de la plaine de Sennaar, n'avaient pas cessé une minute de bien mériter de l'assemblée persépolienne; qu'en conséquence une fête digne de tant de triomphes serait célébrée au Champ-

de-Bellonne, et que mention honorable du tout serait consignée exprès dans un bulletin, pour être envoyé tout de suite en poste à toutes les armées.

Mais, dit Babouc, j'étais du côté de Sennaar, et j'ai vu l'attaque de mes propres yeux. L'ennemi n'a eu presque personne de tué : ce sont les Persans au contraire qui ont été hachés, sacrifiés : on leur a fait prendre trois redoutes pour perdre vingt-cinq mille hommes ! Il se douta qu'il ne fallait rien dire, et que la sagesse du gouvernement dans une pareille circonstance était au-dessus de toutes réflexions et de toute critique.

On reprit la discussion qui avait été interrompue par l'arrivée de la grande nouvelle, et un des orateurs de *la prairie* commença par prouver en peu de mots que tout ce que le faquir son collègue venait de débiter n'avait pas le sens commun, et était contraire à tous les principes ; que si la chose publique persanne ne pouvait s'affermir que par injustices sur injustices, crimes sur crimes, il vaudrait mieux, pour l'honneur de la Perse et celui de tous les Émirs en général et en particulier qu'elle n'eût jamais existé ; mais que la chose publique heureusement pouvait sans doute se trouver une fois dans la vie

d'accord avec la justice et l'humanité, que c'était même les seules bases sur lesquelles elle devait s'asseoir, si elle voulait un peu se soutenir. Ensuite il tomba sur la loi du 3 *Brouillard*, comme attentatoire à la liberté des élections, dit des choses d'or pour la faire rapporter, et dans une légère sortie contre la journée du 13 *Vendange*, prouva mathématiquement qu'il n'y avait point eu de conspiration ce jour-là, et même pendant tout ce mois-là. Il plaida la cause des Mages avec chaleur, prit la défense des familles qui n'étaient pas responsables de l'étourderie d'un *disparu*, se déchaîna contre l'agiotage, fit valoir l'injustice manifeste d'un *prêt forcé* qui acheverait de ruiner tout le monde, en retombant particulièrement sur la classe la plus infortunée, se déclara, comme bien l'on pense, pour la liberté indéfinie de faire des brochures, et parla avec tant de vérité, tant d'onction sur les finances, avoua si franchement la misère des Persans, que les loges, quoique soudoyées par le parti *faquiriste*, ne purent s'empêcher de crier *bravo*, malgré elles ; ce qui fit arrêter sur-le-champ et conduire en prison deux ou trois bons *habitans* qui ronflaient depuis l'ouverture de la séance. Babouc, au moins, fut content du discours.

Il applaudit un instant à l'assemblée persépolienne, et trouva qu'une chose publique qui serait composée de tous Émirs semblables à celui-là, vaudrait presque celle de Platon. Mais l'orateur était interrompu à chaque phrase par les faquirs qui demandaient en hurlant, ou en vociférant : *La question préalable, le renvoi, l'appel nominal*, ou qui achevaient de tout embrouiller par des *motions d'ordre*, et en criant de toutes parts : *aux voix ! et qu'on ferme la discussion.* De la manière dont ils s'escrimaient, Babouc s'imagina que pour former l'assemblée persépolienne, on avait été exprès ramasser tous les procureurs et les maîtres-d'armes de la Perse.

Le chef des Émirs qui était toujours resté debout, fut obligé dans une conjoncture aussi pénible, aussi délicate, de s'asseoir et de se *couvrir* vingt fois ; (ce qui dans la langue persanne veut dire mettre son turban sur sa tête) mais cette recette infaillible pour ramener le silence, demeura sans effet ; et les *habituées* les plus assidues, celles qui tricotaient annuellement dans les *loges*, avouèrent elles-mêmes qu'il ne s'était pas encore passé une séance plus orageuse depuis que la chose publique était chose publique. Le chef des Émirs cassa

sa sonnette en vingt morceaux. Inutilement *la Prairie* implora, au nom de la justice et de l'humanité, la mise en liberté sur-le-champ de tous les mages, et réclama, au nom de la raison et de l'équité, le rapport de la loi du 3 Brouillard; ces deux objets furent ajournés afin d'être mieux combattus encore, s'il était possible; inutilement elle essaya de faire rejetter *le Prêt forcé*, tâcha de faire rendre à César ce qui appartenait à César, l'assemblée persépolienne ne voulut rien entendre, rien accorder; et, sur la motion d'un de ses membres, elle passa rapidement à l'ordre du jour (ce qui, dans la langue persanne, veut dire, être inexorable et ferme comme un roc,) sur toutes les prières, les supplications et les observations qu'on pouvait lui faire, et prononça au gré de *la colline*, qui riait entre ses dents, et narguait *la prairie* par mille grimaces les plus indécentes. Celle-ci cependant obtint la petite faveur de la liberté de faire des brochures, et encore eut-elle bien du mal à l'arracher.

Le calme était rétabli, et l'assemblée, sans s'égorger, pouvait tranquillement se retirer pour aller dîner; tout-à-coup s'élève un murmure sourd, avant-coureur de la plus horrible scène, de la scène la plus deshonorante, qui se

soit jamais passée là : qu'était-ce ? le dépit et la colère de voir une jeune sultane s'avancer avec toute la dignité que lui donnait le bon droit de sa cause, pour redemander *à la barre* le bien de sa mère, dont un Émir l'avait indignement spoliée. Ma mère, dit-elle avec une simplicité noble et touchante, est morte avant la révolution. J'étais dans une pension éloignée. *Abolinès* (car c'est le nom du spoliateur) a profité de cela dans mon pays, pour me faire porter sur la *liste des disparus*, mettre mes terres en vente avec précipitation, les soumissionner lui-même, et se les faire adjuger pour quinze mille scudis en papier, tandis qu'elles en valaient plus de soixante mille, espèces sonnantes. Les certificats de résidence exigés par la loi, ajouta-t-elle, toutes les piéces justificatives comme je n'ai jamais quitté une minute le territoire persan, sont ici à l'appui de ma demande : l'assemblée persépolienne n'a donc plus qu'à prononcer. C'est juste, dit Babouc; on ne peut pas mieux parler, mieux s'exprimer, et la sultane doit ravoir ses terres, l'Émir être chassé du sénat, et condamné en outre à vingt ans de fers comme un infame prévaricateur, un insigne voleur qu'il est.

On veut faire *la contre-révolution*, s'écria le Faquir qui tenait les terres ! . . . les délais

sont expirés. . . . Pourquoi n'avoir pas réclamé dans le tems ? . . . Le savais-je, puisque j'étais en pension, reprit la jeune Sultane ? . . . Elle est bien *disparue*, repliqua l'homme retors;... qu'on arrête cette *habitante*, . . . à moi toute *la colline* !

Nous serons les protecteurs de l'innocence opprimée, repartit vigoureusement *la Prairie*.... Au même instant, Babouc vit toute la salle hérissée de cannes, de poignards et de pistolets. Quel tableau ! quel spectacle pour celui qui mettait tout son espoir dans l'assemblée persépolienne ! . . . Courage ! s'écria-t-il, en se rappellant avec effroi la réponse du mage caché toujours derrière le rideau, *voilà les vers qui s'agitent sur le cadavre* ! Ah ! que ne peuvent-ils se dévorer tout de suite comme les scorpions qu'une des pratiques du perruquier avait mis dans un grand bocal ! Le ciel permit cependant qu'il n'y eût que des coups de poingt et quelques coups de canne donnés de part et d'autre. Les Faquirs écumaient de rage : ils s'étaient ralliés par pelotons. Le chef des Émirs n'avait plus de sonnette. Il suait sang et eau, frappait du pied, battait des mains, se jettait dans son fauteuil, les rappelait tous séparément à l'ordre, et par leur nom, en les menaçant d'une voix de Stentor, de les envoyer coucher tous

à la Bonzerie (1) pour trois jours : vain palliatif! efforts superflus! on se battrait encore, s'il n'eût pas essayé peut-être machinalement de se *couvrir* pour la dernière fois. Alors le silence le plus profond régna soudain. Chacun reprit sa place ; et après une verte mercuriale, telle qu'ils la méritaient, du chef qui les fit souvenir, en pleurant, que toute l'Asie avait les yeux ouverts sur eux, et qu'est-ce que diraient les *Envoyés* de la grande Tartarie, qui venaient d'arriver, l'assemblée persépolienne passa à l'ordre du jour, sans inviter seulement la *Pétitionnaire* aux honneurs du reste de la séance ; (c'est-à-dire en langue persanne à s'asseoir quelques minutes sur un banc fait exprès, et s'en aller ensuite si l'on veut) ce qui après avoir dépouillé quelqu'un de ses terres, était la plus grande insulte qu'on pût ajouter. L'aimable Sultane fondait en larmes. En entrant, elle n'avait déja que trop lu son arrêt. Elle se retira en les accablant tous de malédictions, de la part de la race actuelle et de toutes les races à venir. On voulait la faire arrêter ; mais un membre observa qu'on n'avait point encore touché à l'an-

(1) *La Bonzerie* à Persépolis est une prison comme qui dirait *l'Abbaye* à Paris.

cienne loi qui accordait au *ci-devant* palais vingt-quatre heures pour maudire ses juges. La séance fut levée en riant ; on s'embrassa ; on jura *simultanément* de conserver la chose publique jusqu'à la mort ; et tous les législateurs partirent comme un éclair. En les regardant défiler, Babouc disait : La prophétie de l'ex-Mage doit-elle donc s'accomplir ? et faudra-t-il absolument que Persépolis soit détruite ?

* *
* *

Au sortir de l'assemblée persépolienne, Babouc entra au palais sophial, pour se délasser. Que de changemens ! et qu'il trouva mesquin, petit cette espèce d'univers où tout se voit réuni, excepté le goût, la raison et la décence ! Quoi, s'écria-t-il, leur main sacrilége s'est étendue jusques sur leur plus belle promenade ? On lui dit que cet ouvrage avait été construit avant la révolution. Tant pis, répliqua Babouc, j'en suis fâché pour le tems passé. Comme il regretta cette belle perspective, ce point d'optique enchanteur que l'on découvrait sous l'ancienne et magnifique allée ! Comme il murmura de ne pouvoir plus respirer le frais sous ces arbres si hauts et si touffus !

Babouc visita toutes les boutiques, fit le tour

des Galeries et traversa plusieurs fois l'arêne. Il crut que tout était conjuré contre lui. On lui demandait tout bas s'il *avait des dariques à vendre*. Les filles voulaient absolument qu'il achetât de la pommade chez elles, et qu'ensuite il montât à *l'entresol*, ou au moins qu'il leur payât des glaces et des sorbets. Il ne voyait que baïonnettes et patrouilles passer, et tout le monde voler. Ce qui acheva de l'irriter fut de voir trois ou quatre grands coquins heurter, insulter les passans, et se permettre, en vertu de la liberté, d'arracher tous les collets, et d'abattre toutes les tresses postiches qui étaient attachées aux turbans, d'après la nouvelle mode; pendant que d'autres coquins, le sabre à la main, répétaient chez plusieurs marchands la même scène qui s'était passée à la Halle.

Il se retirait, en maudissant ceux qui avaient fait abattre une si belle allée, lorsque le Vieillard, qui lui avait raconté l'histoire de la révolution, vint au-devant de lui. Comment, est-il possible, lui dit Babouc, que les honnêtes gens puissent jamais mettre les pieds ici? Tout le monde, lui répondit le Vieillard, fait la même question, et tout le monde va au Palais Sophial. Les goûts les plus opposés, les factions les plus en guerre viennent pour s'y

rencontrer nez à nez toute la journée. Vous ne croiriez pas, lui dit-il, que cet endroit, tel que vous le voyez, est peut-être l'unique cause de la révolution persanne, que lui seul a changé toute la Nation et rendu les Persépoliens si dangereux, si fripons, si égoïstes, si détestables : il n'a pas été bâti sans dessein.

Pour réussir à renverser le Gouvernement, il fallait d'abord commencer par anéantir les mœurs. Comme Persépolis était trop grande, et que les vices auraient pu s'y perdre dans la foule, on a eu recours à ce petit centre de corruption, où l'on savait bien que chacun viendrait puiser et se former sans y penser. En effet, continua le Vieillard, est-il rien de plus commode, de plus séducteur ? Le jeu vous offre là tout de suite vingt banques de *biribi* et de *trente-et-un* ; l'escroc ses services et ses leçons ; le restaurateur ses mets empoisonnés ; le café ses liqueurs et un asyle fait pour la paresse et l'oisiveté ; la mode ses caprices et ses extravagances ; le luxe ses attraits les plns brillans ; la courtisanne son boudoir ou son sopha ; Melpomène, Thalie et Momus tous les jours leurs fêtes et leurs petits plaisirs ; de sorte que sans peine, on peut dans ce palais enchanté, vivre des mois et des années, être au sein de tout le monde et fuir tout le monde ; car à travers

les détours d'un pareil labyrinthe, il est si facile de s'esquiver ! d'ailleurs l'esclandre en ces lieux est une chose si ridicule, qu'un père n'aurait pas le courage d'y attraper son fils, et une mère sa fille ; c'est-là qu'on peut en sureté braver les mœurs, et se moquer de ses parens.

Quelle différence pourtant, dit le Vieillard ! La mère autrefois pouvait y promener les chastes attraits de sa fille. Pour entrer au Palais Sophial, il fallait être honnête, il fallait être aimable ; le soir, en été, que de charmans concerts s'y donnaient ! on était sûr d'y trouver, à toute heure, un ombrage frais. Aujourd'hui on est obligé d'y avaler toute la poussière. On y raccroche, on y vend des dariques, on y insulte, on y assomme : c'est un tripot, un cloaque, une vraie caverne.

Afin de mieux faire remarquer l'horrible brigandage qui s'exerçait au Palais Sophial, le Vieillard fit entrer Babouc de café en café, sous les galeries, dans le milieu de l'arêne, sous les voûtes, dans les cours et jusques dans les caves. Tous ces gros *porte-feuilles*, dit-il, que vous voyez remplis de billets rouges et de billets noirs sont ceux qui vendent et achetent nos dariques : ils sont les maîtres de vous faire payer demain la livre de maïs et de viande dix

mille

mille scudis : ce sont les membres du comité de nos finances ! ils se font apporter jusqu'à quatre bols de punch à-la-fois, et prennent toutes les glaces. Ils ne prêteraient pas un billet pour aller dîner à tous ces malheureux rentiers qui les regardent avec pitié. La plupart cependant ont servi chez ces mêmes rentiers qui avaient équipage, et qui n'ont pas actuellement de souliers ; mais les domestiques en revanche roulent carrosse.

Babouc témoigna au Vieillard l'envie qu'il avait de causer avec quelques rentiers, et de leur donner à dîner chez le meilleur restaurateur du Palais-sophial. Le Vieillard s'acquitta à merveille de la commission, et Babouc en un instant se trouva à table au milieu d'une compagnie assez nombreuse. Il ne se lassait pas de regarder la richesse du salon et d'admirer en-même-tems le contraste frappant de ces *Forts de la halle* qui venaient gaspiller tous les mets, boire le Madère, et s'essuyer la barbe avec les serviettes damassées. Il apperçut beaucoup d'étrangers qui apportaient là leur numéraire, et beaucoup d'Émirs qui mangeaient celui de leurs *commettans*. Il vit aussi plusieurs Satrapes des sept administrations qui se fesaient régaler par les agens, les fournisseurs

et les généraux de la chose publique persanne.

En dînant avec tous rentiers, Babouc s'attendait à beaucoup de plaintes, et à n'entendre parler, pendant tout le repas, que de *créances* sur les *disparus*, *d'inscriptions* au grand *livre*, et de *remboursemens* sans fin : ce sont les êtres qu'il trouva les plus raisonnables et les plus soumis. Ils lui dirent que l'homme sur la terre n'était point fait pour être heureux ; que l'on avait beau raisonner, beau chercher, on ne trouverait jamais un gouvernement à sa guise ; que le plus ancien était le meilleur, c'est-à dire le moins mauvais ; que ceux qui seraient à la tête arrangeraient toujours les choses pour eux et leurs créatures ; que par conséquent, moins il y aurait de gens à la tête, et moins mal ça irait : mais qu'ils ne disaient pas cela pour la chose publique persanne, où il devait y avoir nécessairement sept cents cinquante Émirs, lesquels sept cents cinquante Emirs devaient se diviser et subdiviser à l'infini, pour faire jouir le plus grand nombre de créatures possibles ; attendu que le peuple devait s'en trouver beaucoup mieux, et bien plus soulagé, puisqu'il se plaignait autrefois du trop grand nombre de favoris, qui vivaient, disait-il, à ses dépens.

Ils confessèrent à Babouc qu'ils avaient été trop riches, et que jamais, une seule fois dans leur vie, ils n'avaient su faire usage à propos de leur argent ; qu'un homme ne pouvant point mettre cinquante plats dans son estomac, et vider à son dessert cinquante bouteilles de vin de Schiraz (1), il n'était pas nécessaire à la rigueur qu'il eût un revenu de cinquante mille dariques ; mais que cependant de quelque manière qu'on arrangeât les choses, il faudrait, qu'il y eût des riches, et qu'il y en aurait toujours, en dépit de ceux qui n'ont rien : que leur plus grand chagrin était de voir que ce qu'on leur avait enlevé, fût dissipé, et n'eût servi qu'à enrichir une foule de coquins et de scélérats.

Mais ils dirent à Babouc qu'il y avait une classe de rentiers beaucoup plus récalcitrante, et qui ne pensait pas aussi philosophiquement ; celle qui, pour ainsi dire, ne possédait rien. Cette classe, continuèrent-ils, absolument nulle pour la société, n'a jamais pu pardonner à la fortune de ne pas les avoir fait naître avec au moins vingt-cinq mille scudis de rente ; à condition encore qu'il ne serait pas arrivé de révolution de leur vivant, et que le gouverne-

(1) Fameux vin de Perse.

ment sous lequel ils auraient vécu ne les aurait pas contrariés en la moindre chose ; mais au contraire les aurait toujours fêtés. Ils se plaignaient sans cesse, clabaudaient contre le Sophi, contre ses Satrapes, contre tout le monde, parceque, disaient-ils, on les avait oubliés. Ce sont eux en partie qui ont aidé à faire la révolution persanne, et ils aideraient à en faire mille, jusqu'à ce que, dans les mille, il leur vînt assez beau jeu pour s'y tenir. Ils vous diront sérieusement que la nature les a faits pour dîner tous les jours au Palais-sophial, ne rien faire, et pousser l'argent des autres toute la journée au *Trente-un.*

Babouc remercia tout bas le grand Orosmade d'avoir donné la force aux bons rentiers de supporter leur état, et se promit de leur laisser à son départ quelques diamans et quelques roupies, pour les aider à attendre un peu le retour du numéraire, supposé que l'ange Ituriel voulût accorder au numéraire le tems de reparaître en Perse.

A quoi servirait de nous plaindre, reprirent les rentiers? N'a-t-on pas pour nous des entrailles de fer? On ne nous rendra pas une obole de ce qu'on nous a volé. Il faudra toujours, malgré nous, recevoir trente capitaux pour un, et moins encore, quand on nous

devra ; et nous, en payer trois cents et plus ; toutes les fois qu'il y aura un petit compte à régler, jusqu'à ce qu'un beau jour enfin, on nous envoye promener tout-à-fait.

Que direz-vous de ceci ? ils ont entre leurs mains le bien des *disparus*, dont les terres produisent des valeurs réelles ; et pour acquitter les créances trop légitimes que nous avons sur ces mêmes terres, ils nous offrent un papier qui n'est bon qu'à allumer nos pipes (1). Il faut l'avouer, jamais friponnerie ne fut égale à celle-là. Mais ce qu'on a plus de peine à digérer, c'est la permission qu'ils accordent d'escamoter, comme l'état, les rentes de particulier à particulier. Que leur en revient-il ? parce qu'on ne peut pas payer, faut-il empêcher les autres de payer ? Vous avouerez avec nous qu'il est douloureux de voir un homme aisé dépenser souvent une darique d'or à son dîné, et venir ensuite vous compter six scudis, tout en gros, pour vous solder la petite rente de douze cents, qu'il est obligé de vous faire, en vertu des bonnes espèces sonnantes que vous

(1) Les Persans fument beaucoup depuis leur révolution. Dans leurs promenades, on est asphyxié par l'odeur du tabac. Tout annonce chez eux la maussaderie et la *détestabilité* de leur gouvernemeut.

lui avez portées dans le tems ; c'est un voleur, un homme deshonoré, dira-t-on ! ... Oui ; mais vous, pauvre rentier, qui vous nourrira ?

Beaucoup de gens se leurrent encore, continuèrent les rentiers, mais non pas nous ; rien désormais ne peut nous surprendre que le bien, parce que dans le cercle où les gouvernans de la Perse se trouvent circonscrits, ils voudraient, avec la meilleure intention du monde qu'ils n'ont pas, faire le bien, qu'ils ne le pourraient pas : c'est une chose qui leur est métaphysiquement impossible. Nos Emirs subsistant toujours, il faut que nous ayons la guerre civile dans toutes ses horreurs, la peste, la famine la plus complète ; et que les coquins couronnent l'œuvre par le dépôt du grand bilan qui déclarera enfin la banqueroute totale et définitive. Oui, notre pays est perdu sans ressource : malgré les brillantes victoires qu'on annonce tous les jours, vous verrez la Turquie, la Tartarie et les autres puissances fondre sur la Perse qu'elles convoitent depuis long-tems : elle sera déchirée, démembrée et ensuite partagée ; ce qui causera un bouleversement général en Asie, et y fera mettre tout à feu et à sang. Cependant toutes les puissances coalisées contre la Perse ne pourraient rien, si l'on voulait remettre

les choses ; mais on luttera, on se battra ; et tous les rentiers mourront de faim. Pour le peu de tems donc que nous avons encore à vivre, soyons patiens et tâchons de profiter des petits secours que la providence a toujours soin de jetter sur les pas des malheureux.

Buvons une bouteille de Schiraz, dit Babouc, et sur-tout n'oubliez pas, pendant trois jours, de sortir avec votre *carte*. Les Mages qu'on a noyés sont pourtant la cause de ce qui s'est passé cette nuit dans le camp ! là-dessus il leur raconta qu'il sortait de l'assemblée Persépolienne, et qu'il avait été résolu qu'on n'hériterait pas de ses parens quand ils seraient disparus, mais que l'on aurait la liberté de faire des brochures, et que l'on payerait un *prêt forcé* ; qu'il fallait laisser aller l'*agiotage* pour le détruire, sans qu'on s'en apperçût, et qu'on célébrerait une grande fête en l'honneur de tous les *triomphes* remportés jusqu'ici.

Tous les convives s'écrièrent qu'ils voulaient assister à la fête, pour être témoins de la joie universelle. Babouc dit qu'il irait aussi à la fête. Mais, par égard pour l'assemblée persépolienne, il se tut sur la scène scandaleuse qui venait d'arriver à l'occasion des biens patrimoniaux de la jeune Sultane : les rentiers la savaient déja. Ils assurèrent à

Babouc qu'il pouvait se dispenser de visiter les Deux-cents-cinquante, où tout ce qui venait d'être résolu dans la séance, serait sanctionné, et que cela n'empêcherait pas de revenir quand on voudrait sur la liberté indéfinie de faire des brochures. Quelquefois, dirent les Rentiers, il est certains petits objets qu'on est bien aise de ne pas accepter, afin de prouver au peuple qu'on s'occupe de lui, et que de tems en tems on sait défendre ses intérêts. Quelquefois aussi on est obligé de refuser des choses un peu trop fortes, que les jeunes ont la malice de rendre, afin qu'on ne les accuse pas sans cesse d'être les génies malfaisans : mais les grands coups sont toujours surs de passer d'emblée. La première Chambre de Perse, proprement dite, est faite pour sonder l'esprit public.... Si la Chambre des vieux s'entend avec la Chambre des jeunes, reprit un des plus pauvres Rentiers, nous sommes perdus sans rémission.

En parlant des différens Émirs qu'il avait entendus *pour* et *contre*, Babouc dit qu'il serait charmé de les connaître tous, pour savoir si réellement leurs principes étaient d'accord avec leur cœur. On lui répondit que rien n'était si facile que de se trouver avec

des Émirs ; qu'ils étaient répandus toute la journée dans les cafés, au jeu, chez les filles, et par-tout ; mais qu'il valait mieux les voir chez l'*habitant* Bessus, où *la Colline* était rassemblée tous les jours, et où tout ce qu'il y avait de bons *Canaillocrates* était reçu à bras ouverts. C'est ce qu'un honnête homme qui enterre bien du monde, m'a dit ce matin, répliqua Babouc. Le pauvre homme a eu bien du malheur avec sa femme et ses enfans, reprirent les bons Rentiers. Le Vieillard devinant que Babouc ne serait peut-être pas fâché de voir le cabinet et les beaux meubles de Bessus, et que Bessus le serait encore moins de les montrer à un étranger, s'offrit avec une honnêteté digne de l'ancien régime persan, d'accompagner tout de suite Babouc qui accepta la proposition avec empressement.

Sans doute, dit l'Envoyé, que dans ces tems désastreux, il n'existe plus de petits soupés, et que tout le monde dîne à six heures ? La littérature est tout-à-fait tombée ? Je ne vous demanderai pas si vous avez encore des spectacles? Il n'est pas possible qu'un peuple ruiné, dont la moitié est déja égorgée, et l'autre forcée, pour avoir sa faible ration, d'aller perdre une demi-journée à la porte du boulanger,

puisse avoir conservé la moindre trace de plaisir : il n'en est plus pour lui que la mort, qu'il a bien fait de graver sur le frontispice de toutes les portes.

Il y a long-tems, répondit le Vieillard que les petits soupés sont supprimés. Les laquais tiennent table ouverte aujourd'hui. Les honnêtes-gens sont morts, ou obligés de décroter et de faire des commissions. Quant à la littérature, il y a au moins vingt ans, qu'elle s'est envolée de Perse, avec tous les arts et tous les talens. Le feu sacré cependant n'est pas encore éteint. Il nous reste quelques beaux esprits, des personnes célèbres, et il lui en cita plusieurs, entre autres un auteur estimable (1), qui depuis le 13 *Vendange* avait été obligé de se cacher *propter metu Faquirorum*, c'est-à-dire mot à mot, de peur des *Faquirs* ; mais je croyais, dit le Vieillard, vous avoir parlé tantôt des spectacles. Nous en avons presque autant que d'Emirs à l'assemblée persépolienne ; jamais on n'a vu une pareille fureur de dépenser son argent. Les groupes aux portes des boulangers ne sont

(1) Babouc parle ici d'un poëte persan, très-connu par sa tragédie de *Philoctète* et par plusieurs autres ouvrages du premier mérite.

rien en comparaison de ceux qu'on voit à l'entrée de tous les jeux ; ce qui fait beaucoup rire le Persépolien, parceque cela, dit-il, s'appelle *une queue, qu'on a coupé des têtes, et qu'on n'a pas de pain.*

Peuple inconcevable ! s'écria Babouc, tu seras donc toujours le même ! Son caractère, reprit le Vieillard, ne demanderait que la paix et le gouvernement qui convient pour reprendre sa gaité naturelle, et redevenir encore une fois aimable. Mais on l'agace, on le force, malgré lui, d'être féroce. Il déteste ses Émirs, regrette à chaque instant *ce que vous savez*, ne parle que des *Titrés*, des *Mages*, et de l'ancienne splendeur ; il a en exécration tous les Faquirs, voudrait absolument briser ses fers ; et demain, dans une halle primaire, il donnera sa voix à tous les Faquirs, et rejettera la pierre en sortant à tous les Titrés, à tous les Mages, jusqu'à ce que le soir même il pleure pour les ravoir, et redemande enfin le passé. Aujourd'hui il ne s'entretient que de sa souveraineté et de sa misère, ne parle que de ses quatorze armées, de ses généraux, de tous ses commis qui le ruinent, et de ses superbes domaines, sur lesquels il n'y a pas pour lui une malheureuse pomme-de-terre.

J'abuserai peut-être de vos momens, dit

Babouc ; mais j'aurais bien du plaisir à parcourir avec vous les spectacles, voir le Muséum et le Musée, nous trouver ensemble, s'il était possible, à la fête qui doit se donner au Champ-de-Bellone ; je voudrais aussi pouvoir me faufiler dans quelques sociétés, et particulièrement auprès des femmes ; car elles ont beaucoup d'influence sur les mœurs, et dans une chose publique les femmes jouent un grand rôle; les vôtres, par conséquent, doivent triompher, et se trouver très-satisfaites aujourd'hui.

L'honnête homme de Vieillard répondit qu'un rentier n'avait jamais affaire, et qu'il était aux ordres de Babouc pour le conduire et le présenter par-tout ; qu'ils commenceraient par aller chez Bessus, et que de-là ils iraient au spectacle. Vous ne vous souciez probablement pas de drames, lui dit-il ? je ne vous crois pas fort pour les Mages, les Archimandrites, les Bonzes et les Bonzesses que l'on fait sortir des mosquées pour paraître sur le théatre : c'est une espèce de prophanation qui ne serait peut-être pas de votre goût. Mais si vous souhaitez, nous irons à la piéce d'un Émir qui a été condamné, malgré le beau morceau qu'il a fait, et les autres jolies choses dont il a

enrichi notre scène. Les *Persans* (1), à qui appartiennent cette belle salle que vous avez vue en passant par la ville, joueront ce soir, et vous serez content.

Mon dessein, répondit Babouc, est de parcourir tous les spectacles et de voir les Bonzes et les Bonzesses; mais puisque c'est aujourd'hui le jour des Persans, allons-y. Quel dommage que vous ne soyez pas des nôtres, poursuivit le Vieillard ! On tiendra demain loge égyptienne, et je vous aurais procuré la connaissance de quelques Emirs qu'on voit toujours avec plaisir. Nous aurions fait un petit soupé avec les auteurs aimables dont je viens de vous parler; petit soupé où l'on tâchera de s'épancher et d'oublier un instant, s'il est possible, qu'on est en révolution. Sachez, répondit Babouc, que depuis plus de trente ans on m'a nommé grand-maître du Grand-Orient de toute la Scythie; d'après cet aveu, je crois pouvoir, sans indiscrétion, me présenter parmi les frères d'*Isis* et d'*Osiris*. Comment, répondit le Vieillard, c'est à vous de nous présider! Il y a des personnes, continua-t-il, qui croyent que les Franc-maçons ont amené la ré-

---

(1) Les *Persans*, comme on dit les *Français*; ce sont les premiers comédiens de ce pays-là.

volution persanne ; mais c'est une erreur dont elles doivent se désabuser. Pour moi, j'ai toujours regardé la maçonnerie comme la société la plus agréable, et celle qui fait le plus d'honneur à l'espèce humaine ; parce qu'on ne s'y occupe que de morale et de bienfaisance, et jamais du gouvernement. Des signes mystérieux fesaient rire ; mais les sages, qui comprennent tout, savaient les respecter. Il était délicieux en vérité d'avoir un asyle sacré, où l'on allait goûter des plaisirs honnêtes, des plaisirs purs qui, en dépit de l'égalité persanne, ne sont point faits dans aucun tems pour le vulgaire. Est-ce que Platon à son banquet admettait le peuple ? Épicure fesait-il entrer tout le monde dans son jardin ? et quand nos augustes Émirs donnent des fêtes, distribuent-ils des cartes à toute la canaille pour déjeûner avec eux.

Je veux aussi, dit le Vieillard, qu'à l'issue de la fête des triomphes au Champ-de-Bellone, nous allions tous les deux dîner dans une maison *ci-devant* du haut rang, où je suis invité régulièrement une fois par semaine, *vieux style.* Le dîné tombe le jour de la fête, et vous m'accompagnerez, malgré l'étiquette sévère qui ne permet pas de manger là, sans s'être fait présenter auparavant. Sur tant

d'offres obligeantes, l'autre remercia à la scythe; c'est-à-dire avec franchise et point de compliment. Mais je vous préviens, reprit le Vieillard, que la maison où nous dînerons est un peu singulière, et qu'on y est magicrate au-delà de toute expression. Tant mieux, dit Babouc, j'apprendrai du moins à connaître les magicrates. Je vous observe, ajouta le Vieillard, qu'on y est inexorable, et que l'on se met à table à une heure précise. Je ne vois pas de magicratie là-dedans, reprit Babouc. Eh bien, dit le Vieillard, descendons prendre le café pour nous en aller tout de suite chez Bessus.

Ils descendirent tous ensemble; chacun prit sa tasse ou sa demi-tasse, avec le petit verre d'escubac ou de marasquin. on lut le Journal de Persépolis, le Miroir, le Gardien de la Constitution persanne, la Quotidienne, le Censeur des journaux, le Messager du soir, les Nouvelles politiques et étrangères, les Rapsodies du jour, l'Accusateur public, qui sont d'excellens journaux, ainsi que les Petites-affiches, dans lesquelles *une femme bien née* (1) *demandait, pour s'unir, un homme qui pût*

---

(1) Voyez les Petites-Affiches de Persépolis, depuis environ deux ans.

contenter ses sens (à elle) *et sa raison.* Mais on laissa *la Sentinelle* et *l'Ami du peuple* à tous les faquirs et agioteurs qui étaient là. Ensuite on fit un tour d'arcades seulement, et Babouc eut grand soin de tenir toujours la main sur ses diamans et sur ses dariques. Il quitta ce lieu infernal, en pensant que Persépolis pourrait fort bien être détruite, et le Palais-sophial aussi.

* *
* *
* *

Fin de la première partie.

Nota. Les frais d'impression ont obligé l'Auteur de diviser, malgré lui, sa Vision en deux parties, afin que le produit du premier volume serve à publier le second, qui ne sera pas moins intéressant que celui-ci, on ose l'assurer. Le second volume, déja prêt à livrer à l'impression, paraîtra sans délai : il contiendra le même nombre de pages, et se vendra aussi 30 sous.